IMAGES

17

UN PONT EN HUIT MINUTES...
Quelque part en Egypte, des soldats du génie hindou s'exercent à installer un pont suspendu sur un canal. Les pieux fixés, les câbles de suspension sont placés à leur tour. La besogne n'est pas aisée. Mais les « diables bruns » en ont vu d'autres et le pont est prêt en huit minutes.

No. 633 — LE CAIRE EGYPTE 27 OCTOBRE 1941
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
20 mils en Palestine
20 piastres syriennes en Syrie et au Liban.

LA PRODUCTION AMERICAINE DE GUERRE

La production de guerre des Etats-Unis joue un rôle capital dans ce conflit. Quelle est exactement son importance ? Les informations les plus diverses ont été données à ce sujet. L'hebdomadaire américain « Life » a publié récemment le tableau suivant qui, établi suivant des renseignements pris à des sources officielles, constitue un document authentique des plus intéressants. Il donne les chiffres des trente-trois principaux produits ou armes actuellement fabriqués par les usines américaines pour le mois de juin 1940 et le mois de juin 1941 et indique approximativement ce que la production des mêmes articles sera au mois de juin 1942. La production américaine actuelle atteint un rythme et des résultats inconnus jusqu'ici. On se fera une idée de ce qu'elle représente si l'on songe que, durant la dernière guerre, les usines américaines n'avaient pas produit un seul canon de 75 millimètres jusqu'en 1918 et qu'au moment de l'armistice 80 seulement sur les 23.405 tanks prévus avaient été fabriqués. Les usines américaines visent actuellement à équiper deux millions de soldats. Elles doivent également fournir du matériel à l'Angleterre, à la Russie, à la Chine. Signalons, enfin que le matériel américain est le meilleur du monde.

CANONS

Le problème consiste, d'une part, à produire, aussi rapidement que possible, des modèles déja acceptés ; d'autre part à créer des types nouveaux. La défense américaine a surtout besoin de canons anti-tanks pouvant percer les nouveaux blindages et de canons antiaériens.

JUIN	FUSILS	MITRAILLEUSES	MORTIERS de 81 m/m	CAN. ANTI TANKS 37	CAN. de CAMPAGNE	CAN. de 155 M/M	CAN. A.A de 37 M/M	CAN. A.A de 3 POUC.	CAN. A.A. 90 M/M
1940	6500	152	15	4	0	0	4	25	0
1941	22.500	693	15	15	22	0	20	29	4
1942	52.000	1.300	30	51	155	14	300	33	22

AVIONS

Les bombardiers américains sont de meilleurs appareils que les chasseurs. Les moteurs américains, à refroidissement automatique, sont les plus parfaits du monde. La fabrication des moteurs a atteint son maximum. Un effort doit être fait dans la production des hélices.

JUIN	TRANSP. DE TROUPES	CHASSEURS	BOMBARDIERS	TRANS. DE LA FLOTTE	BOMB. de la FLOTTE	CHASS. de la FLOTTE	AVIONS à l'ANGLETER.	MOTEURS	HELICES
1940	115	77	24	65	5	12	100	900	650
1941	275	126	45	145	25	40	390	1800	1350
1942	650	500	400	350	200	120	650	4500	4000

TANKS

Les Etats-Unis possèdent des tanks légers excellents. Ils viennent de produire leurs nouveaux tanks moyens, dont 130 ont été fabriqués en juillet. Ils n'ont pas de tanks lourds. Les experts militaires ont mis au point un type de tank lourd pesant 50 tonnes.

JUIN	TANKS LEGERS	TANKS MOYENS	TANKS LOURDS
1940	20	0	0
1941	260	130	0
1942	390	300	?

VAVIRES de GUERRE

Les chiffres que l'on trouvera ici n'indiquent pas les navires de guerre produits au mois de juin 1941, mais ceux entrés en service durant l'année finissant en juin 1941. Il faut, en effet, des mois pour construire un navire.

ANNEE	CUIRASSÉS	PORTE-AVIONS	CROISEURS	DESTROYERS	SOUS-MARINS
1940	0	1	1	19	9
1941	2	0	0	24	9
1942	4	2	2	27	23

NAVIRES MARCHANDS

Le rythme de la production des navires marchands est également des plus satisfaisants. Le nombre des chantiers a été considérablement augmenté. A l'heure actuelle, le chiffre de la production américaine et anglaise réunies dépasse sensiblement celui des pertes occasionnées par les corsaires allemands.

JUIN	NAVIRES MARCHANDS
1940	35.000 TON.
1941	84.000 TON.
1942	230.000 TON

MATERIEL

A l'heure qu'il est, le front économique et industriel allié contrôle, au point de vue des matières premières, les centres les plus importants du globe. La production de guerre des Etats-Unis est certainement la plus favorisée dans ce domaine.

JUIN	ACIER	ALUMINIUM	PETROLE	MACHINES-OUTILS	MAGNESIUM
1940	5.700.000 T.	34.000.000 LB	90.000.000 B.	$ 37.500.000	1.000.000 LB.
1941	7.000.000 T.	50.000.000 LB	100.000.000 B.	62.500.000	2.500.000 LB.
1942	7.700.000 T.	65.000.000 LB	120.000.000 B.	70.800.000	5.500.000 LB.

EXPLOSIFS

La production d'explosifs était à peu près inexistante il y a deux ans. Actuellement, son accroissement est si considérable que la production devra vraisemblablement s'arrêter dans six mois, faute de dépôts pour y emmagasiner les stocks existants.

JUIN	POUDRE à CANON
1940	1.560.000 LB
1941	7.800.000 LB
1942	31.200.000 LB

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Le nouveau défenseur de Moscou

Pendant que se déroule l'héroïque bataille que les Russes livrent devant Moscou, il ne faut pas se laisser hypnotiser par l'importance de cet objectif, quoique rien ne laisse prévoir qu'ils ne pourront pas sauver leur capitale. Les Allemands eux-mêmes ont eu le soin de nous prévenir dès le début de la gigantesque offensive qui date maintenant de 25 jours que leur but était, non de s'emparer de telle ou telle portion du territoire, mais de détruire la force de résistance soviétique. Or cette résistance n'a pas été brisée, elle s'affirme tous les jours avec plus de netteté et plus de cohésion. La manœuvre allemande aurait dû réussir dès la fin de la première semaine, et les prisonniers nazis qui ont été capturés par les Russes à l'issue de cette période ont confirmé cela. L'encerclement devient problématique quand les combats traînent en longueur, même si un des deux belligérants conserve une certaine supériorité numérique ou de matériel. Cette supériorité ne suffira en effet jamais pour provoquer une capitulation ou un effondrement total de l'adversaire. C'est ce qui s'est produit à Byalistok, à Minsk et à Smolensk, c'est ce qui est en train de se produire devant Moscou. La propagande allemande, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, prétend se féliciter du fait que les armées russes aient adopté cette tactique du retardement, en déclarant que mieux aurait valu pour ces armées de se retirer en ordre, sans livrer bataille sur un point déterminé. Elles auraient alors conservé le total de leurs effectifs et de leur matériel. Mais la propagande allemande sait parfaitement bien que cette méthode est impossible dans la guerre des tanks et des avions et que si les troupes soviétiques l'avaient appliquée, elles auraient été aujourd'hui complètement détruites.

Donc, le but capital du haut commandement nazi, la destruction des armées russes, n'a pas été atteint et cette affirmation demeurera vraie, même si Moscou finit par tomber, car les troupes soviétiques auront eu le temps de préparer de nouvelles positions, derrière la capitale.

Entre temps, les Allemands continuent d'avancer en Ukraine et sur les bords de la mer d'Azov. Mais cette avance est lente et coûteuse et n'a pas encore sérieusement entamé ni la région industrielle du Donetz, ni les puits de pétrole du Caucase.

La nomination du général Zukhov, chef énergique aux brillantes idées stratégiques, pour commander les armées du centre à la place du maréchal Timochenko, ne doit nullement être considérée comme la preuve d'une disgrâce de ce dernier. On doit se souvenir que Zukhov, avant sa nomination, avait commandé pendant quatre jours les forces défendant exclusivement Moscou, et durant cette période l'avance allemande fut presque paralysée.

■

La dernière étape américaine

Avec la précision d'un mouvement d'horlogerie, l'intervention active des Etats-Unis dans la guerre se précipite. L'Amérique, après le « Lease and Lend Bill », l'organisation des patrouilles navales, la chasse aux corsaires de la mer, arme maintenant ses navires marchands et veut les envoyer dans les zones de combat. Ainsi, sous la pression logique des événements, les Etats-Unis en sont arrivés à l'organisation des convois, qui avait provoqué leur entrée en guerre en 1917.

Le président Roosevelt, qui avait depuis longtemps déjà jugé cette mesure comme nécessaire et inévitable, a dû, pendant un certain temps, manœuvrer habilement afin de ne pas heurter une importante partie de l'opinion publique, désireuse de porter une aide totale à l'Angleterre, mais obsédée encore par les souvenirs de 1917 et ne se décidant pas à franchir le Rubicon. Les faits ont agi pour Roosevelt, qui n'a eu qu'à se laisser porter par la vague des événements pour aboutir à la décision commandée impérieusement par les intérêts majeurs des Etats-Unis. Cette décision, l'opinion publique l'approuve et la demande aujourd'hui. Les récentes enquêtes conduites auprès de la jeunesse américaine ont prouvé que celle-ci, incertaine et réservée jusqu'à il y a un an, perçoit maintenant nettement l'enjeu du conflit et se prononce en faveur de l'intervention.

On ne soulignera jamais suffisamment la part que l'arrogance belliqueuse de l'Allemagne a jouée dans cette évolution. Les dirigeants nazis qui ont toujours spéculé sur la neutralité américaine doivent envisager maintenant les conséquences de leur politique de force brutale qui jette contre le Reich la plus grande puissance économique et industrielle du monde. Rien ne peut plus arrêter aujourd'hui la poussée de l'avalanche de matériel et d'effectifs dont le poids doit en définitive écraser l'Allemagne. Celle-ci ne saurait demeurer indifférente à l'arrivée des navires marchands américains dans les ports anglais. L'amiral Raeder avait déclaré il y a quelques mois que les sous-marins nazis torpilleraient n'importe quel bateau rencontré sur leur passage. Les relations germano-américaines, de tendues qu'elles étaient, atteignent un point crucial.

■

Le Japon à la croisée des chemins

Cette phrase a été prononcée par le nouveau Premier Ministre du Japon, au lendemain de sa prise du pouvoir. Elle résume parfaitement la situation en Extrême-Orient. Visiblement, les militaires nippons ont pris la direction des affaires de l'Etat, substituant un pouvoir réel au pouvoir occulte qu'ils exerçaient jusqu'à maintenant dans les coulisses — ce qui n'est pas pour déplaire aux Alliés. On sent que l'ère des tergiversations a pris fin. Il faudra maintenant que le Japon choisisse : la paix ou la guerre. Au cours des longues négociations qui ont été engagées entre Tokio et Washington, le Japon a pu se rendre compte d'une manière aussi précise que possible des dispositions des Alliés à son égard. S'il ne s'agit que d'assurer la subsistance et la prospérité économique du peuple japonais, Tokio sait que toutes les facilités lui seront accordées. Mais s'il s'agit de concessions extorquées sous la pression de menaces voilées et destinées à préparer le terrain à de nouvelles agressions, les Alliés ne marchent pas.

La position militaire est aujourd'hui très favorable pour les démocraties. Alors qu'il y a un an l'Angleterre devait faire face toute seule à l'impérialisme nippon, aujourd'hui, c'est un bloc imposant qui se dresse en Extrême-Orient contre tout changement du « statu quo ». Dernièrement surtout, de nombreux contacts ont été établis entre les différents états-majors, au cours desquels un plan d'ensemble a dû être établi.

Les Alliés ont, d'autre part, démontré qu'ils n'avaient aucune intention de conclure un compromis boiteux aux dépens de la Chine. Tokio a tenté d'obtenir des Alliés qu'ils souscrivent d'une manière plus ou moins tacite à ses conquêtes territoriales en Chine. Une fois de plus, les Alliés ont donné au monde un exemple de probité et de loyauté, en se refusant à conclure un marché aux dépens d'un autre pays, si séduisante que fût cette solution.

Le Japon ne s'est pas décidé en juin 1940, à l'heure de la plus grande crise de cette guerre, à attaquer l'Empire britannique. Logiquement, il devrait hésiter à affronter aujourd'hui le bloc formé par l'Angleterre, les Etats-Unis, la Russie, la Chine, l'Australie et les Indes néerlandaises.

■

Le sang coule en France

Devant la vague de révolte qui secoue la France et se traduit par le meurtre d'officiers nazis, le maréchal Pétain a dû s'adresser à la population, pour lui recommander une fois de plus de se plier à son destin de vaincu. Pour un régime qui veut incarner un esprit nouveau et prétend s'appuyer sur la jeunesse, c'est le plus paradoxal des principes. Certes, ce ne sont pas des actes individuels de vengeance qui permettront à la France de secouer le joug de l'ennemi. Mais les premiers responsables de ces tristes événements ne sont-ils pas les auteurs de la capitulation, qui n'ont pas fait confiance à l'esprit de résistance du peuple français et à ses infinies ressources ? Les signataires de l'armistice ont eu tort, et ils s'accrochent maintenant au pouvoir, animés par on ne sait quelle mystique de régénérescence nationale dont le premier principe est de ne jamais s'opposer à la volonté de l'occupant.

C'est bien cette contradiction monstrueuse entre les buts avoués et l'attitude de tous les jours des dirigeants vichystes qui doit provoquer tant de douloureuses crises de conscience chez les Français et dont les meurtres d'officiers allemands ne sont que la manifestation la plus extrême.

Un fait est pourtant certain : les exécutions en masse auxquelles procèdent les autorités allemandes dans le but d'intimider la population auront pour seul effet d'ancrer encore plus profondément la haine de l'Allemand dans le cœur des Français.

LE FILM EGYPTIEN

Ce fut une fête sans petites piastres et, par le fait même, une fête entrecoupée d'incidents, de mauvaise humeur et de grave irritation du public. On ne conçoit pas une journée de fête sans la petite ou la grosse piastre, élément essentiel pour l'activité du peuple. Avec la piastre, on prend l'autobus, le tram, on achète ces mille riens délicieux et qui procurent une joie en disproportion avec leur valeur. Et la piastre manqua brusquement sur le marché, sans aucune autre raison que la spéculation scandaleuse. Des profiteurs avaient ramassé toute la monnaie divisionnaire, pour ne changer une livre que contre un bénéfice de dix piastres.

Rarement, nous avons vu un public aussi rageur ; n'avoir pas les petites piastres nécessaires au plaisir des gosses. Et de tous les côtés on réclamait la potence pour les bandits qui avaient osé...

Nous espérons que cette crise passera et que la piastre reparaitra en triomphatrice, mais le gouvernement doit tirer la leçon de cette malheureuse histoire.

La spéculation est déchaînée, sous ses formes les plus scandaleuses ; elle n'épargne rien et s'attaque à des éléments de première nécessité et qui touchent directement la vie du peuple, qui commence à perdre patience.

A ce mal exceptionnel, il faut un remède drastique. La loi martiale est là, avec toutes ses possibilités d'action rapide et énergique. Elle permet au gouvernement de ne pas s'embarrasser des formes traditionnelles ou des lenteurs de la procédure... Que le gouvernement frappe dur, très dur, le public applaudira.

* * *

La politique s'est donné des vacances, comme de juste, après dix mois d'intense bataille parlementaire. Vacances qui ne semblent pas avoir engendré la sérénité dans les esprits et l'indulgence dans les cœurs.

Le premier article du « Misri », organe du Wafd, au lendemain de la fête, a été un appel au combat. Le porte-parole de Nahas pacha appelle le congé de la fête « un armistice » qui vient de prendre fin et demande à ses lecteurs de reprendre la lutte, avec une énergie renouvelée.

La fête n'a donc servi qu'au regroupement des forces et à la préparation de nouvelles attaques.

L'appel à l'union du parti national est tombé dans le vide, n'a trouvé aucun écho. Le Wafd n'y a attaché aucune importance et estime que ceux qui veulent servir sous son drapeau n'ont qu'à le faire, sans qu'il soit nécessaire de conclure des pactes.

Des membres du gouvernement, le ministre des Finances n'a pu jouir pleinement de son congé, car le problème de la vie chère ne lui a pas donné cinq minutes de repos. Le Grand Argentier a dû passer le plus clair de son temps à réexaminer les dossiers, la question du bonus à accorder et la réduction du coût de la vie, car le gouvernement veut tout faire coïncider. Il estime inutile d'augmenter les traitements et les salaires, si les prix vont hausser dans la même proportion. On n'aura rien fait.

Mais Badaoui pacha, s'il ne met pas en marche la main de fer de la loi martiale contre les profiteurs, ne pourra pas réussir.

Dans le public, on rappelle qu'en Turquie, un homme vendant au-dessus du tarif fut pendu ; il n'y eut plus ensuite la moindre infraction. Nous ne demandons pas à Badaoui pacha de dresser des potences, mais quelques bonnes condamnations à la prison le libéreraient de ses soucis.

* * *

C'est vraiment curieux... On parle de n'importe quel sujet et on revient de nouveau à ce problème de la vie chère, comme à un leitmotiv obsédant. Il faut tout y ramener, qu'on le veuille ou non. Dans la presse quotidienne et hebdomadaire arabe, il n'y a plus que des articles, des enquêtes et des régulières interviews de grandes personnalités sur ces problèmes complexes. On voudrait les résumer, mais les opinions émises sont trop contradictoires et complexes.

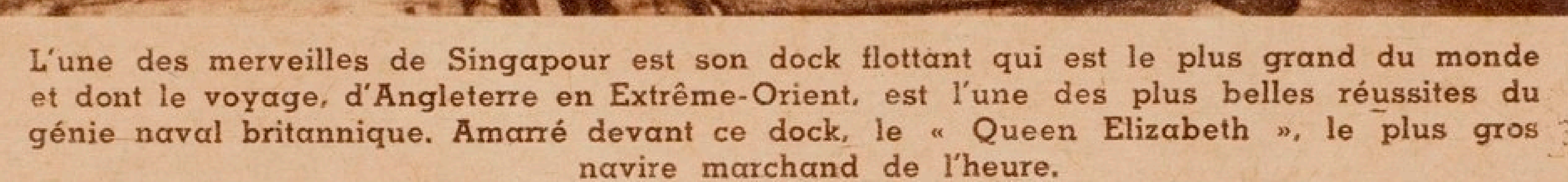
Laquelle de ces opinions se reflétera-t-elle dans le Discours du Trône, que le gouvernement prépare pour la prochaine session, qui doit s'ouvrir le 12 novembre ? Mais ce discours ne peut être que de large et constructive politique économique, s'inspirant ainsi de la haute pensée de S.M. le Roi.

Le souverain, devant le sérieux de la situation, a tenu à consulter les grands experts du pays et les ministres responsables, les techniciens, les anciens présidents du Conseil, les financiers, ont eu l'honneur d'être reçus par Sa Majesté et de lui soumettre leurs idées. Ces consultations royales vont être reprises après les fêtes et elles donneront certainement un résultat favorable.

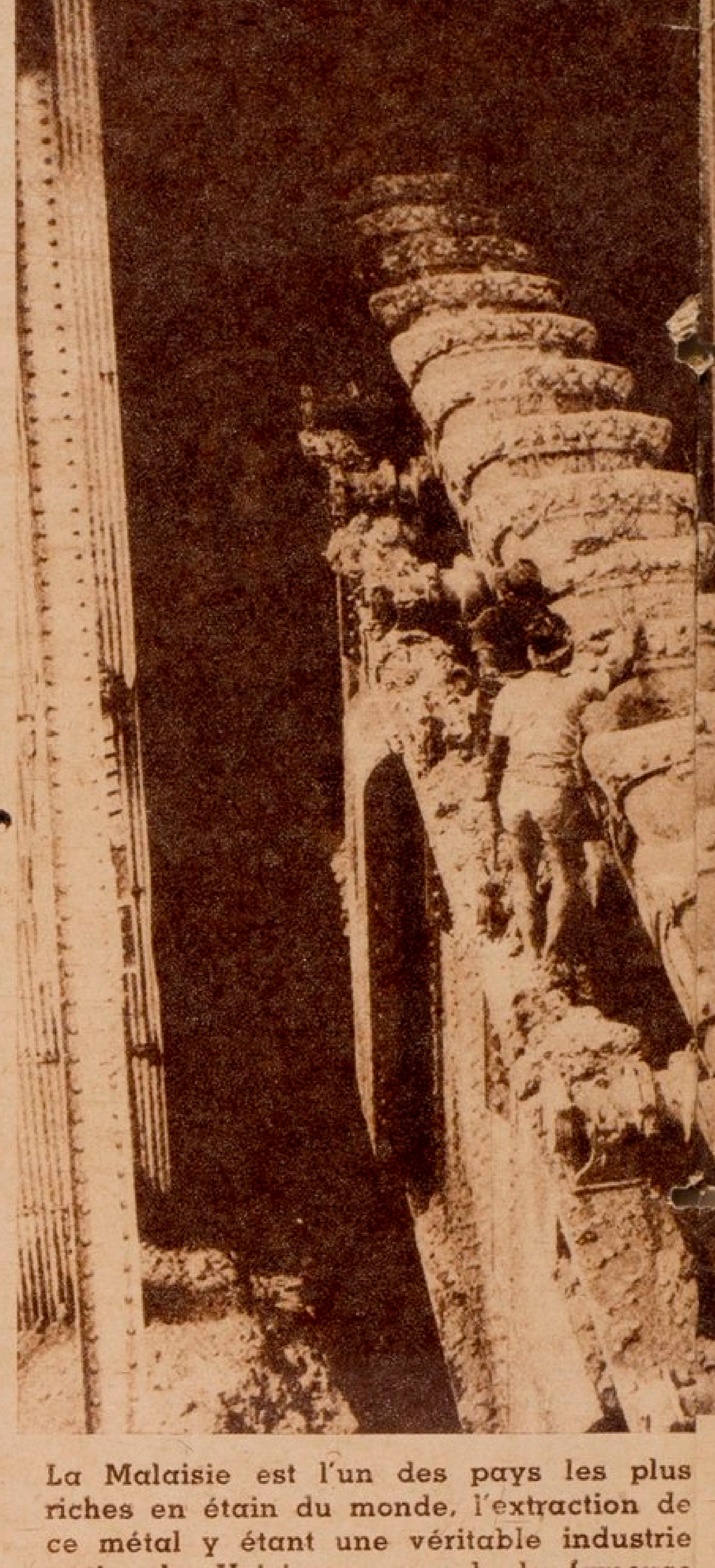


Problèmes du PACIFIQUE

La poussée japonaise vers le Sud se heurterait à un front commun : Etats-Unis-Empire Britannique-Indes Néerlandaises.



L'une des merveilles de Singapour est son dock flottant qui est le plus grand du monde et dont le voyage, d'Angleterre en Extrême-Orient, est l'une des plus belles réussites du génie naval britannique. Amarré devant ce dock, le « Queen Elizabeth », le plus gros navire marchand de l'heure.



La Malaisie est l'un des pays les plus riches en étain du monde, l'extraction de ce métal y étant une véritable industrie nationale. Voici une vue de la fameuse

Le Japon a étendu ses bases d'Extrême-Orient sur toute la côte de Chine et d'Indochine, se rapprochant ainsi des possessions anglaises, américaines et hollandaises du Pacifique. Il convoite les ressources merveilleuses en métaux, en caoutchouc et en pétrole de ces colonies, comptant sur la proximité de ses points de départ pour une action rapide.

Le « nouvel ordre » du Pacifique, visage maquillé des visées préhensives japonaises, peut-il être empêché par les flottes anglaise et américaine? Individuellement, elles en sont incapables. Leurs ports d'attache sont trop lointains, et il serait nécessaire à chacune d'elles de se consacrer entièrement à la tâche difficile de tenir en respect la marine de guerre japonaise, qui ne comprend pas moins de 850.000 tonnes de navires de guerre modernes et puissants. Les distances sur le Pacifique sont les plus grandes du globe. Il y a plus de 10.000 milles marins entre l'Australie et l'Angleterre, près de 5.500 milles entre Tokio et San-Francisco, plus de 3.000 milles entre Tokio et Singapour, la base anglaise de la presqu'île malaise. Une flotte de guerre ne peut s'éloigner de ses bases, à plus de 2.000 milles, sans perdre sa puissance d'attaque. Il est donc nécessaire aux marines anglaise et américaine d'avoir au Pacifique des bases navales parsemées sur l'océan qui servent d'escale ou de ports d'attache à une flotte réservée uniquement à la défense de l'Extrême-Orient. La flotte anglaise, engagée dans l'Atlantique, ne peut se consacrer à la domination de deux océans. La flotte américaine, quoique disposant de bases utiles, ne saurait se suffire d'elles pour faire la police de tous ces archipels. Les ports anglais lui sont d'un utile secours. Aussi, après de nombreuses décades de rivalité commerciale, les deux pays ont-ils trouvé le terrain d'une alliance étroite contre l'ennemi commun.

Mais les visées japonaises sont gênées par l'action des Russes. Ces derniers ont aidé les communistes chinois durant plusieurs années. Des effectifs russes, mobilisés en Extrême-Orient, combattent les armées japonaises. Ce fait n'a pas obtenu de reconnaissance officielle, mais le Japon est prêt à entrer ouvertement en guerre contre la Russie dès qu'il la saura aux abois sur le front oriental. Si les Russes retirent des armées du Moyen-Orient, ils devront craindre une offensive par la Mandchourie.

Jusqu'ici, celle-ci était difficile à pratiquer, car le Japon, occupé dans le sud de la Chine, ne pouvait concentrer ses effectifs en Mandchourie. Mais il attend le moment de frapper un coup sûr.

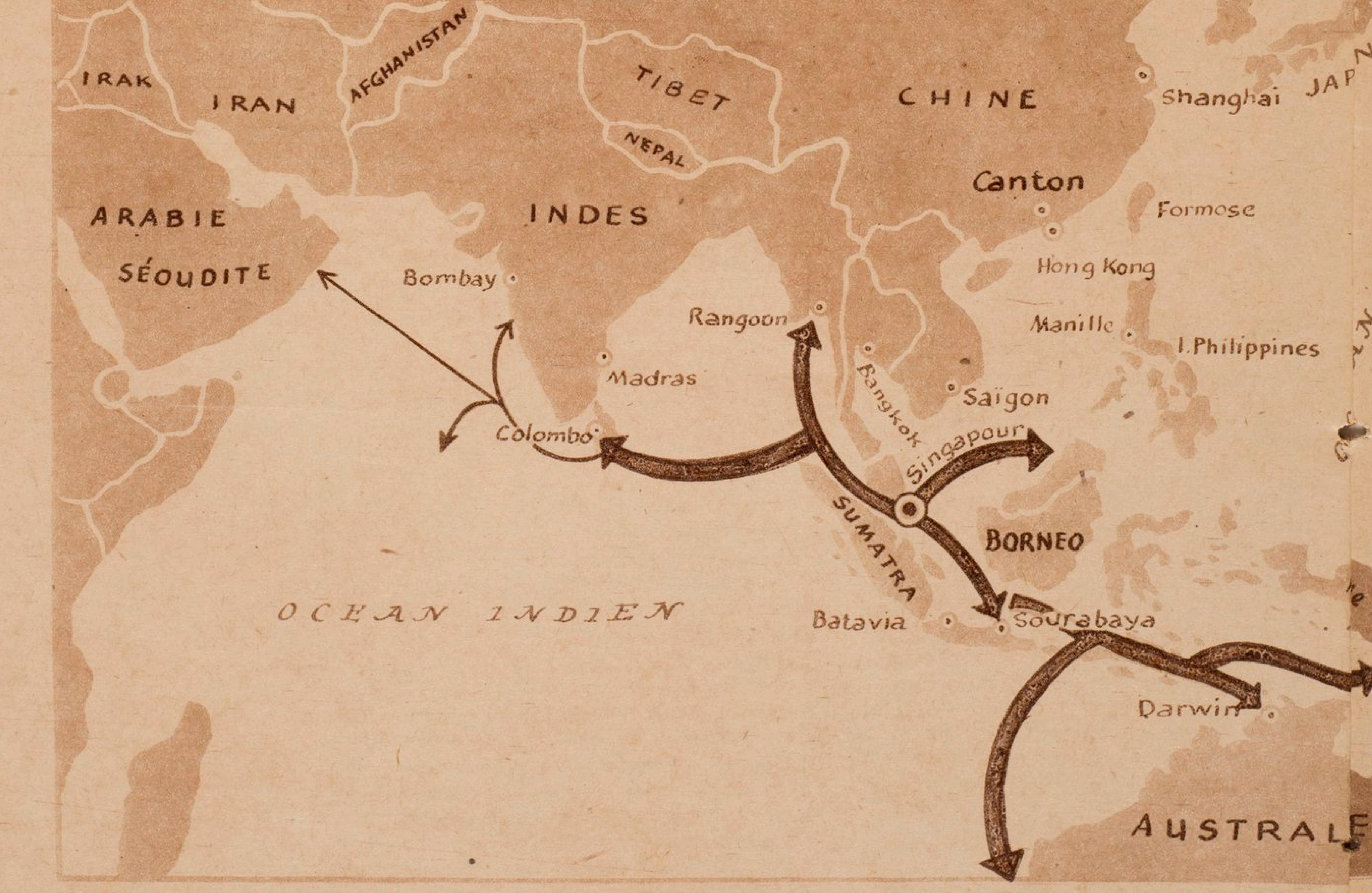
Le chemin de fer de Vladivostok, le Transsibérien, qui servait de voie d'approvisionnement de la Russie, vient d'être abandonné par les Etats-Unis, car ils craignent les risques d'intervention japonaise. La Russie, qui a perdu la guerre de 1905 contre le Japon, se trouve gênée par les restrictions territoriales en Orient, et doit, elle aussi, compter sur la flotte alliée pour balancer les forces axistes.

LE PROBLEME BRITANNIQUE

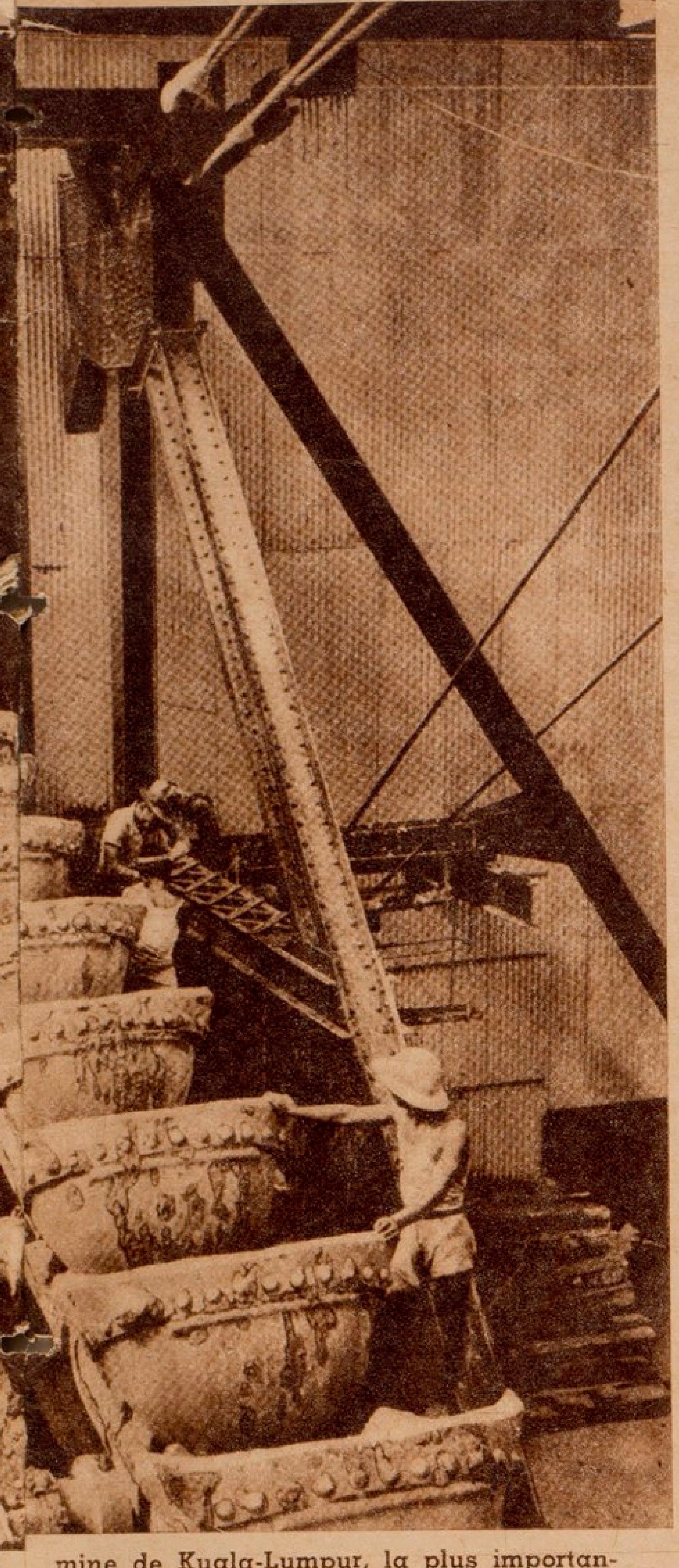
Clé de l'Extrême-Orient, Singapour ferme le détroit qui relie les Indes néerlandaises et la presqu'île malaise. C'est une île de 42 kilomètres de long et 22 kilomètres de large, couverte d'une jungle touffue, qui ne pourra jamais être prise par surprise. Elle est défendue sur terre par un collier de nids de mitrailleuses et de canons de défense côtière, les plus gros du monde. En principe, c'est aussi la base navale la meilleure qui soit, car elle a deux sorties. Mais la sortie supérieure, par le détroit de Johore, est très étroite et bloquée par les fonds boueux. Le canal qui y conduit fut dragué à l'entrée pendant plusieurs années pour permettre l'établissement d'une cale sèche gigantesque pour navires de guerre et d'une cale flottante. Nous avions mentionné dans un précédent article que la centrale électrique et le réservoir d'eau étaient dédoublés, que les conduites d'eau se croisaient sur les mêmes artères en directions opposées, pour prévenir les risques d'isolement en cas d'incendie. Un équipement perfectionné pour la lutte contre le feu a été distribué avec soin dans toutes les bases militaires du port.

Le dépôt souterrain de munitions, inaccessible aux bombes, contient de grandes quantités de carburant, de munitions et de mines. Sur des rayons divers sont rangées des quantités impressionnantes de cuirasse pour navires de guerre, de toutes les dimensions et toutes les épaisseurs, depuis le centimètre dont se servent les destroyers jusqu'aux douze centimètres et demi dont sont protégés les cuirassés... Dans des salles réfrigérées, des stocks de vivres suffiront à la marine durant de longs mois. Les ateliers de mécanique sont les plus puissants d'Extrême-Orient, excepté le Japon. Telle est la base anglaise, merveilleusement perfectionnée et montée, qui garde les détroits qui conduisent aux Indes néerlandaises et aux Indes. Elle ne requiert qu'une seule arme pour être invincible : c'est une flotte. Les Américains y pourvoiront. Les Japonais avaient songé, pour éviter son contrôle, à percer l'isthme malais, au-dessus de Singapour, pour faciliter le commerce, disaient-ils, mais ils n'eurent pas le temps de réaliser leur projet.

L'embargo américain, le blocus anglais empêcheront le Japon de trouver des sources nouvelles. Devra-t-il recourir à des



Entre la Malaisie et les Indes néerlandaises, Singapour, le Gibraltar de l'Extrême-Orient, occupe dans le Pacifique une position stratégique essentielle. La base de Singapour commande une série de voies de communications maritimes vitales. Elle constitue, de même, la sentinelle avancée de divers territoires dont les Indes, la Birmanie, les Indes néerlandaises et l'Australie. Les flèches de la carte ci-dessus indiquent les menaces que le Japon installé à Singapour pourrait faire peser sur les possessions



mine de Kuala-Lumpur, la plus importante du territoire. L'étain ainsi extrait est ensuite embarqué à Singapour à destination de l'Angleterre ou des Etats-Unis.

LE PROBLEME HOLLANDAIS

Les Indes néerlandaises seraient le but le plus cher des Japonais, s'ils pouvaient profiter des avantages militaires et des bases d'Indochine. Leurs attaques deviendraient très dangereuses pour l'Angleterre, car par terre et par mer, du Thaïland et d'Indochine, ils pourraient paralyser Singapour dans sa défense de l'Empire hollandais. Si le Japon pouvait s'emparer de Java, Sumatra et Bornéo, son rêve d'Empire serait presque réalisé, du moins sur le papier. Leurs immenses ressources en pétrole et métaux nécessaires à la guerre, tels que l'étain et le cuivre, leur production de caoutchouc, leurs produits médicaux tels que la quinine, qui en ont fait une des plus riches colonies du monde, le Japon les disputait aux Américains et aux Hollandais avant la guerre sur le terrain d'un dumping commercial. Des produits qu'il ne trouve plus, il prétend avoir constitué des réserves suffisantes pour 14 mois. Encore ce délai sera-t-il réduit par des visées offensives nouvelles. Quand les stocks seront épuisés, le Japon devra les renouveler.

Mais s'ils viennent les chercher aux Indes néerlandaises, ils seront attaqués de toutes parts.

Un officiel de Batavia disait : « Tout ce que nous avons brûle comme une torche : le sucre, le caoutchouc, l'huile. »

Les puits sont à Bornéo, à Sumatra et au centre de Java. Il y a un puits immense à Tarakan, île de 35 kilomètres de long au nord-ouest de Bornéo. Cette île n'a que du pétrole et des soldats. C'est un des endroits les plus chauds de la terre. « Tout est prêt pour les recevoir, disent les directeurs de Compagnie. Nous mêlons l'essence à l'huile pour la faire flamber. Nous l'avons conduite par tuyaux jusqu'au port. Tout brûlera : l'eau du port et les citernes de l'intérieur. Puis nous détruirons les pompes, qui sont irremplaçables. »

Et c'est partout la même chose. Les Hollandais sont prêts à détruire ce paradis colonial, dès que la menace s'approchera. La propagande japonaise, insidieuse et puissante, s'attaque à une population imprenable. Les Américains, les Chinois sont représentés comme des monstres dévorant le monde. Mais le niveau de civilisation des indigènes les rend insensibles à ces arguments trop simplistes. Pleins de confiance et de fidélité envers leurs chefs, ils suivent leurs conseils, ils obéissent à leurs mesures. Grâce à eux, à la coopération alliée, le Japon devra vaincre l'Amérique et l'Angleterre réunies avant de parvenir à l'Eden de ses rêves : l'Empire colonial hollandais.



Le Japon n'a pas cessé, depuis des années, de convoiter les Indes néerlandaises. A l'heure actuelle, les immenses richesses de ces dernières l'intéressent d'autant plus que les effets de la guerre économique que lui livrent les Etats-Unis et les Alliés se font de plus en plus sentir. Batavia, capitale des Indes néerlandaises, se trouve à 3.600 milles de Tokio, capitale du Japon. Connaissant les convoitises dont elles sont l'objet, les Indes néerlandaises n'ont rien négligé pour leur défense. Dans le cas où les mesures prises viendraient à être insuffisantes, un plan a été prévu pour la destruction immédiate de toutes les richesses de la colonie.

mesures désespérées ? La stratégie des mois précédents semble le prouver, et il faudra, grâce au collier des bases alliées, pallier à la faiblesse de défense des Indes néerlandaises. Les Hollandais ont acheté quelques avions, entraîné des troupes, mais leur nombre semble infime devant la tâche à remplir, et les Alliés ne ménageront pas leur effort pour les aider.

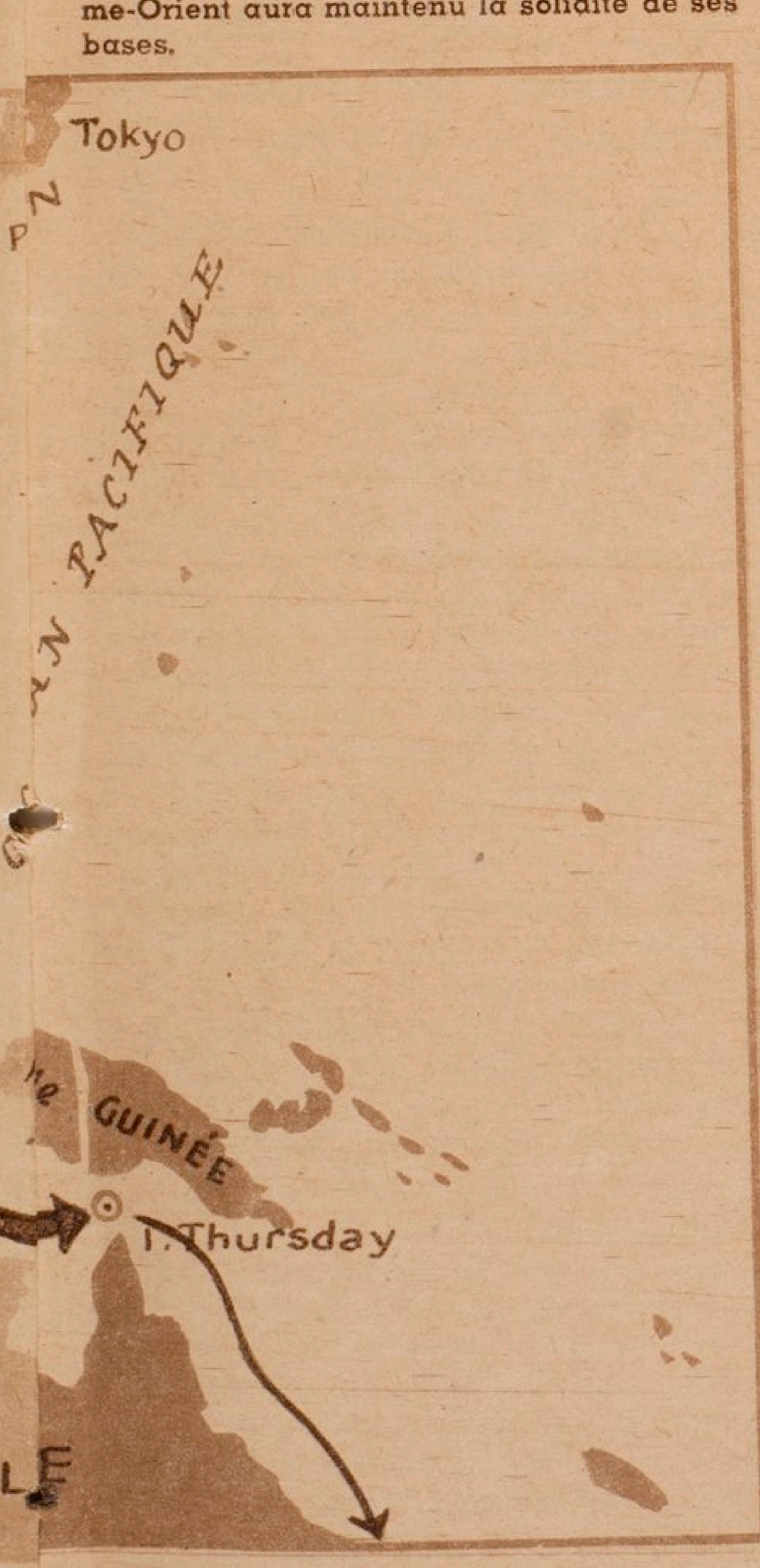
Il faut songer à défendre le Thaïland, qui est devenu très vulnérable. Il défend la route d'approvisionnement de la Chine, la grande route de Birmanie, il conduit par la presqu'île malaise à Singapour. Si, craignant la force de ses adversaires, il leur permet une infiltration pacifique, il compromettra gravement la sécurité anglaise. La défense de Singapour s'est étendue, elle doit remonter à Bangkok, la capitale du Thaï, et ainsi l'Extrême-Orient aura maintenu la solidité de ses bases.



Le renforcement des effectifs chargés de défendre le territoire n'a pas été la seule mesure de sécurité décidée par les autorités britanniques en Birmanie. Des dispositions ont également été prises pour lutter contre les parachutistes et les aérodromes ont été dotés d'un système de protection qui empêche toute tentative d'atterrissage.



A plusieurs reprises, des contingents australiens ou hindous sont venus renforcer la défense de la Birmanie. Voici un détachement de troupes hindoues défilant dans les rues de Mandalay où leurs silhouettes de guerriers modernes contrastent avec les pittoresques pagodes que l'on voit au second plan.



alliées du Pacifique. Mais ces menaces sont heureusement du domaine de la spéculation, Singapour étant l'une des places fortes les mieux défendues du monde.

LE PROBLEME AMERICAIN

La base américaine la plus importante et la plus fortifiée est celle de Hawaï, qui est très utile, quoique encore très distante de l'Extrême-Orient. Pearl Harbour est à 4.767 milles marins de Manille, dans les Philippines.

Le défaut des îles de Hawaï tient au fait que les 37 pour cent de la population sont constitués par des Japonais. En cas de guerre, ils auront tendance à saboter les mouvements de la flotte et l'équipement des docks. Et cependant l'île d'Oahu, où sont aménagés les quais du port de Pearl Harbour, a coûté un million de dollars aux Etats-Unis pour l'aménager en base navale. Elle peut recevoir toute la flotte américaine. 25.000 soldats stationnés en permanence sont chargés de la défense. La défense côtière est parfaite. A 2.000 kilomètres de San Francisco, elle sert de point de départ de toute la stratégie américaine. Elle dessert les bases mineures des îles Aléoutiennes au nord, avec la nouvelle base aéro-navale de Dutch Harbor et celle de l'île Kodiak, des îles Midway et de celle de Guam au centre, vers Manille, à laquelle on vient de donner une importance toute particulière, car elle n'est distante des Philippines que de 800 milles environ. Des raisons de délicatesse avaient empêché les Etats-Unis de la fortifier antiérieurement. Située au centre d'un archipel contrôlé par les Japonais, ils n'avaient pas voulu éveiller leurs susceptibilités par des mesures de protection militaire.

Etape importante de la Pan-American Airways, elle conduit à l'Australie par l'archipel des îles de Samos, dont la plus célèbre est Pago-Pago, par suite du différend qui avait surgi avec les Britanniques au sujet de la question de protectorat. Celui-ci avait été résolu en 1939 par l'arrangement de Canton, laissant aux deux nations le droit d'administrer l'île conjointement.

Aux îles Hawaï s'ajoute la possession américaine prospère des Philippines. Archipel de 7.000 îles dont la plus importante contient le port de Manille. Solidement fortifié, peuplé de 16.000.000 d'habitants, il prend le cinquième rang dans le commerce extérieur américain.

Commercialement, c'est une mine d'or pour l'industrie américaine, qui trouve des débouchés abondants et des sources de matières premières précieuses. Il vend à l'Amérique 750.000 tonnes de sucre de canne, pour 35.000.000 de tonnes de produits de coco, dont l'Amérique se sert principalement pour la fabrication du savon, de l'or, en quantité supérieure à lui seul à toute l'Amérique du Sud, du chrome, du plomb, du manganèse et du fer, du chanvre pour cordages et câbles marins. Les exportations américaines remplissent toute la gamme des produits manufacturés.

Les Américains comprenant le rôle essentiel des Philippines, avant-poste de leurs lignes commerciales desservant l'Extrême-Orient, ont fortifié le port de Manille, qui est devenu imprenable pour une flotte étrangère. Au centre du port dont l'entrée est large de 18 kilomètres, une île, l'île Corregidor, haute de deux cents mètres, longue de 9 kilomètres et large de 3, surgit comme une forteresse, et les voyageurs l'appellent le Gibraltar de l'Extrême-Orient. Les Américains en ont fait un bastion terrible, bien équipé et armé pour défendre l'entrée du port.

Si l'on ajoute à tout ce jeu de bases navales les bases anglaises telles que Port-Darwin en Australie du Nord, l'île de Thursday dans les détroits de Torrès qui relient l'Australie à la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande, l'on comprendra que la prévision alliée a paré à tout danger en Extrême-Orient. Dans un monde isolé, une chaîne bien conçue de forteresses et de ports de ravitaillement ne peut subsister que par une protection maritime adéquate. Le Japon avec la côte chinoise, ses îles qui entourent la possession américaine de Guam et l'archipel de Formose oppose un arc de cercle qui pourrait servir aisément de tremplin d'invasion. La vigie alliée doit veiller avec assurance. La flotte du Pacifique doit dépasser le million de tonnes du Japon. Les Anglais et les Américains ne peuvent s'en tirer qu'en se partageant la tâche. Un plan de défense commune, une distribution conjointe de leurs forces, tel a été un des points essentiels de discussion entre les chefs des deux démocraties au mois d'août, quand Roosevelt et Churchill, parlant sur l'Atlantique, ont affirmé la commune volonté de vaincre.

BEVIN

LE MINISTRE TRAVAILLISTE A LA TETE DES OUVRIERS DE GRANDE-BRETAGNE

«Je demanderai à mes ouvriers un travail infernal»

Les ouvriers d'Angleterre ont actuellement un seul but : gagner la guerre. En tant que premier travailleur d'Angleterre, chef incontesté de n'importe quel ouvrier du pays, Bevin a été chargé de veiller à ce que ses administrés ne perdent pas de vue un seul instant le but qu'ils se sont assigné.

Au moment d'accepter le portefeuille du Travail, Bevin a clairement exprimé ce qu'il pensait de l'organisation future de la paix :

"Lorsque la guerre sera terminée, c'est à nous les travailleurs qu'il incombera de reconstruire le monde. Dans le passé, il s'agissait de réglerdes tracés de frontières, de sauvegarder des minorités, d'équilibrer des puissances. Cette foisci, il s'agit de jeter les bases de la reconstruction économique de toute la société."



Ernest Bevin, dans une usine anglaise, surveille le travail d'une ouvrière. La mobilisation des femmes britanniques est son œuvre.



Ernest Bevin. Il a les épaules larges, l'encolure puissante. De toute sa personne se dégage une impression d'indomptable énergie. Le voici à l'issue d'un banquet offert en son honneur par une association féminine de Londres.

Un matin de mai 1940, quelques jours après l'accession au pouvoir de la coalition Churchill-Parti Travailliste, le nouveau ministre du Travail, Ernest Bevin, rendait visite au Chancelier de l'Echiquier, Sir Kingsley Wood. Comme il traversait Whitehall, l'un des deux gardiens de la Trésorerie souffla à son collègue :

« Voici Ernie. Je parie qu'en deux minutes, il aura obtenu de Sir Kingsley une autre tranche de 10 millions de livres. »

Les visites personnelles d'un ministre à un autre n'étaient pas de mise dans le temps des notes écrites et des convocations officielles. Aussi, le spectacle de Bevin se présentant au seuil du cabinet du ministre des Finances n'était pas seulement l'indication qu'un nouveau gouvernement avait pris le pouvoir, mais aussi qu'une ère nouvelle venait de commencer dans l'histoire de la Grande-Bretagne.

Les élèves d'Eton qui passent leurs vacances en travaillant dans les usines, les vicomtesses auxquelles il ne répugne pas de partager les abris avec des femmes de ménage, sont des signes d'une profonde signification. Mais encore plus significatif est le fait que le gouvernement, en assumant un pouvoir exceptionnel sur la propriété, la production et le travail, en a délégué une bonne partie aux travailleurs, représentés au sein du Cabinet par des hommes comme Bevin, Attlee et Morrison.

Ce conseiller des travailleurs

En 1920, les travailleurs anglais élevèrent des protestations contre les maigres salaires qui ne leur permettaient pas de faire face aux exigences d'une vie exagérément chère. Le gouvernement ordonna une enquête pour examiner les prétentions des dockers de Londres qui demandaient 16 shillings par jour et 44 heures de travail par semaine. Un « trade-unioniste » qui n'avait pas été à l'école depuis l'âge de 11 ans défendit la cause des dockers contre le conseiller royal, Sir Lynden Macassey. Il la défendit si bien qu'il la gagna et les journaux le surnommèrent le « conseiller royal des dockers ». « Je ne suis pas le conseiller royal des dockers, répondit Bevin, car c'était lui le défenseur, je suis Ernest Bevin, le conseiller des travailleurs. »

Ce titre fut pour lui un titre de confiance. Les travailleurs de toute l'Angleterre suivirent loyalement Bevin dans la grève générale de 1926. La faillite désastreuse de cette tentative ne détruisit pas leur foi en lui. Et lorsque le moment vint où la Grande-Bretagne a dû fournir son effort suprême, Bevin devint la clef de voûte de l'effort de guerre britannique, par la loyauté que lui ont témoignée les classes travailleuses. Bevin n'a pas trompé la confiance de ses hommes. Cinq mois ne s'étaient pas écoulés depuis l'armistice avec la France qu'il arrivait à porter la production vers un potentiel maximum.

En quelques semaines, il dut aller délibérément à l'encontre des objectifs pour lesquels il avait lutté toute sa vie durant. Après avoir combattu pour la semaine de 40 heures, Bevin se trouvait dans la nécessité de demander à ses hommes un travail de sept jours par semaine. Après avoir organisé la confédération du travail, il devait ouvrir les entreprises affiliées à des ouvriers inexpérimentés qui ne faisaient pas partie de l'Union. Finalement, il dut abolir les grèves, arme suprême de tous les travailleurs, et leur interdire de quitter leur travail pour un autre. Mais il y eut une compensation. Bevin fut très heureux d'annoncer aux employeurs que les diminutions de salaires ne seraient plus tolérées pendant la durée de la guerre. Au contraire, il leur accorda des augmentations, des pensions, des allocations et de nombreux autres avantages.

Il y a quarante ans, il s'était présenté aux élections municipales de Bristol. Pendant la nuit il poursuivait sa campagne électorale, et le jour il gagnait sa vie en livrant des bouteilles de ginger beer. Un jour, pendant qu'il conduisait son attelage, il rencontra son concurrent tenant un discours dans lequel il parlait de lui en termes peu flatteurs. Sans hésiter, Bevin sauta de son siège, rossa copieusement l'orateur et l'envoya dans la rivière Avon. Il fut battu aux élections, mais il ne perdit pas sa foi dans le système de l'action rapide et énergique.

Secrétaire de l'Union des Chômeurs

Ernest Bevin naquit il y a 57 ans dans le hameau de Winsford du Somersetshire. Il perdit ses parents à l'âge de 8 ans. Trois ans plus tard, il travaillait dans une ferme à six pence par semaine. Il employait sa journée à divers travaux agricoles, mais le soir venu, il s'installait dans la cuisine de la ferme et lisait à son patron les comptes rendus des séances du Parlement. Quelque cinquante ans plus tard, lorsqu'il s'installa à la Chambre des Communes, député du district de Central Wandsworth, il devait étonner ses collègues par sa connaissance profonde de la procédure parlementaire. Bientôt, Bevin quitta la ferme pour voir le monde. Il n'alla pas plus loin que les docks de Bristol, où il gagna sa vie en exerçant tour à tour les professions de garçon de restaurant, vendeur de magasin et conducteur de tramway. A ses instants perdus, il dévorait des traités d'économie et de sociologie.

C'est seulement lorsqu'il devint livreur de ginger beer qu'il fit la connaissance de Ben Tillet qui était alors à la tête de la puissante union des dockers de Bristol. Tillet s'intéressa au jeune homme et lui fit obtenir un poste secondaire à l'Union des dockers. Bevin prit sa nouvelle tâche tellement à cœur qu'il cessa toute autre activité. Avec l'aide de Tillet, il fut élu secrétaire de l'Union des Chômeurs de Bristol. C'était un poste qui lui prenait tout son temps, mais qui ne comportait pas de salaire.

Peu avant la dernière guerre, devenu un des hommes principaux des trade-unions, il fut choisi par Tillet pour mettre sur pied une nouvelle union, la Fédération des Travailleurs des Transports Nationaux, dont le but était d'amalgamer en une seule organisation tous les dockers des ports anglais. L'idée n'eut pas grand succès. Les unions locales, créées après tant de luttes, se montraient réticentes à soutenir une organisation centrale. Prenant avantage de ce manque d'union, les employeurs dressèrent les travailleurs les uns contre les autres. En 1911, Bevin et Tillet ordonnèrent une première grève au nom de l'union nationale. Ils obtinrent quelques résultats encourageants, mais un an plus tard, lorsque les dockers de Londres se remirent en grève parce que les promesses qu'on leur avait faites n'avaient pas été tenues, les unions des autres ports refusèrent de quitter le travail ou de leur adresser des fonds. La grève échoua, laissant les dockers londoniens plus malheureux qu'ils ne l'avaient été auparavant.

Défenseur des dockers devant la Cour d'enquête

Pour un homme de l'obstination de Bevin, cet échec ne fut pas une cause de découragement, mais une preuve de plus de la nécessité de créer une union nationale centralisée. L'occasion se présenta après la guerre, lorsqu'il se créa une popularité sans égale en gagnant le fameux procès des dockers de Londres.

Pendant 21 jours, il plaida, discuta, réfuta les témoignages produits par les employeurs, avec une fougue qui les confondit. A un certain moment, l'avocat des employeurs fit comparaître un professeur de Cambridge, Arthur Lyon Bowley, célèbre dans toute l'Angleterre comme statisticien de valeur. Il déclara qu'une famille composée de cinq personnes pouvait facilement vivre en dépensant pour sa nourriture douze shillings par semaine. Bevin quitta le tribunal, s'en alla acheter de la nourriture pour ce prix, la fit cuisiner. Puis il se présenta devant les juges et consomma le maigre repas. Le distingué statisticien fut forcé d'admettre qu'il s'était trompé. Finalement, la cause fut jugée en faveur des dockers.

C'est à la suite de ce procès que l' « Union Générale des Travailleurs du Transport » commença à fonctionner à partir de 1922. Bevin occupait le poste de secrétaire général, qu'il ne quitta que pour devenir ministre l'année dernière. L'Union se développa si bien, qu'à l'heure actuelle, elle compte environ 850.000 membres et une réserve de fonds d'à peu près un million de livres sterling.

L'importance de Bevin en tant que personnalité politique résulte du fait qu'il se trouve à la tête de l'union la plus éten-

due d'Angleterre, qui joue le rôle principal dans le Congrès des trade-unions et influe ainsi sur la politique du parti travailliste dont le major Attlee est le leader nominal.

« Je demanderai à mes hommes un travail infernal »

Depuis le début de la guerre jusqu'au printemps de 1940, Bevin n'émit aucune critique contre le gouvernement Chamberlain. Son parti s'était engagé à ne pas obstruer l'effort de guerre. Ce n'est qu'au mois de mai, dans un discours à Stoke-on-Trent, qu'il donna son opinion :

« Le temps est venu où il ne faut plus déguiser les mots, dit-il. Il ne sert à rien de cacher que, depuis la déclaration de cette guerre, ceux qui, comme moi-même, ont été en contact étroit avec les départements du gouvernement sont mécontents. Ils sont déçus par le manque d'élan, l'absence d'imagination, la complaisance facile qu'ils rencontrent. Nous ne sommes pas dans une position qui nous permette de tolérer l'incompétence. Nous ne pouvons pas accepter qu'on joue avec la vie de nos soldats et de nos marins. Les travailleurs anglais veulent gagner cette guerre. Ils se rendent parfaitement compte de ce qui est en jeu : leur liberté. Mais ils veulent un gouvernement qui place les intérêts de la nation au-dessus de tout.

« Donnez l'enfer à Hitler ! » fut le cri qui clôtura le discours.

Quelques jours plus tard, Churchill devenait Premier Ministre. Il proposa à Bevin le portefeuille de ministre du Travail. Celui-ci accepta et fit la déclaration suivante :

« J'espère que le cabinet de guerre ne laissera des intérêts privés d'aucune sorte se dresser sur la voie de la production maxima. Si telle est la politique du gouvernement, je demanderai aux miens de travailler à un rythme infernal. »

Ernest Bevin a toujours été un exemple pour ses compagnons. Il travaille chez lui jusqu'à 9 heures du matin. A 9 heures et demie, il se rend au ministère d'où il ne sort qu'à 9 heures du soir, les bras chargés de dossiers.

« Ernie travaille à la maison jusqu'à minuit. S'il se lève le matin après 5 heures 30, il considère qu'il a perdu la moitié de sa journée », déclare Mme Bevin. A côté de son bureau, une chambre à coucher a été aménagée, mais il s'y rend rarement. Il préfère prendre quelques minutes de repos sur un fauteuil qui se trouve dans son cabinet. Son personnel a été habitué à travailler aussi intensément que lui. Il organise le travail à la maison, et lorsqu'il arrive au bureau le matin, il appelle son secrétaire. En cinq minutes, il lui donne quelques instructions qui feront régner dans toute l'administration une activité fébrile pendant une semaine. Les fonctionnaires du ministère habitués à un traitement plus doux n'en reviennent pas : « Le ministère du Travail n'est plus un département gouvernemental, c'est une fonderie ! » disent-ils.

Il appelle Churchill « compagnon »

En tant que leader des travailleurs, Bevin déplore les grèves et a toujours étudié le moyen de les éviter. Les années passées autour des tables de négociations lui ont appris à persuader ses opposants. Au moment où la discussion entre dans une impasse, il a l'habitude déconcertante de lancer un bon mot. Mais l'histoire n'est jamais assez spirituelle pour détourner complètement l'attention du sujet discuté. Sa plaisanterie favorite, qu'il a racontée des dizaines de fois, consiste à dire qu'un de ses amis essaye de croiser des perroquets avec des pigeons voyageurs. « Savez-vous dans quel but ? demande Bevin malicieux. Pour pouvoir envoyer des messages verbaux. » Mais ordinairement son esprit est beaucoup plus fin.

Dans le passé, Bevin et Churchill furent souvent ennemis acharnés. C'est Churchill, alors ministre des Finances, qui fit échouer la grève de 1926 organisée par Bevin. Mais la rivalité entre les deux hommes a cimenté une estime réciproque. Dans leurs relations actuelles, rien ne subsiste que le respect que les deux hommes d'Etat éprouvent l'un pour l'autre. Churchill a toujours déclaré que Bevin était le leader travailliste le plus capable du pays. Et Bevin, aussi féroces qu'aient été ses attaques dans le passé, collabore de tout cœur avec le Premier. Lorsqu'il lui parle, il lui donne l'appellation affectueuse réservée à ses vieux amis, les dockers : « Compagnon »...

Et demain L'ARGENT ?

Autour de nous, au grand ennui de ceux pour qui l'argent est encore un but, nous entendons dire que cette guerre aura tué l'argent. Je n'en suis pas sûr du tout. Mais qu'on dise que la notion même de l'argent subira un changement, c'est une autre question et je crois qu'elle sera liée à celle du capitalisme, lui-même condamné à évoluer.

Nous avons tous cru à la puissance de l'argent et on ne peut nier que sa force ne fut réelle, mais ce fut, trop souvent, une force dissolvante, un instrument de torture. Avec le temps, il a même créé une ploutocratie de domination. Le symbole du veau d'or a cessé d'être une image pour devenir une réalité et le statut moral des peuples a été transformé. L'argent n'est un bienfait que s'il tient un rang discret, mais il est immodeste et les hommes en ont fait un but. En somme, il a hâté la corruption des principes et déréglé les meilleurs moteurs de l'homme. La frénésie que nous apportons à vivre vite et le goût des jouissances sont venus de là. La guerre, par les méditations qu'elle nous impose, nous aura fait apparaître toute la malfaisance de l'argent aussi bien dans les rapports des hommes entre eux que dans ceux de peuple à peuple. C'est un truisme de dire que l'argent ne fait pas le bonheur, mais il enferme une immense vérité sociale qui sera à la base de l'organisation de la société future. Nous ne savons pas ce que sera celle-ci, on est sûr cependant que l'ordre des valeurs ne sera plus le même.

En vérité, il faut peu d'argent pour vivre. Aujourd'hui même, au milieu du cataclysme qui nous emporte, malgré la factice évaluation de toutes les matières et la pénurie générale, si nous renonçons au luxe et au superflu, de quoi manquons-nous ? D'autre part, l'homme a en lui des ressources spirituelles si illimitées qu'elles suffiraient à lui procurer les satisfactions essentielles. Mais il n'y songe pas, entraîné dans le tourbillon des habitudes malsaines, sur les données d'une civilisation détournée de son but.

La plupart d'entre nous — exceptons les profiteurs, les carnassiers de la guerre — sont privés d'une partie de leurs revenus, ou ceux-ci ne s'adaptent plus au coût général de la vie, et cependant il est encore possible de vivre avec décence et, la plupart du temps, nul ne se sent frustré. Oui, il faut bien peu d'argent pour tenir son rang et vivre sa vie. Ce sont ceux qui en ont trop qui vivent dans l'artifice et l'hypocrisie. Les grosses fortunes en particulier, celles qui ont été réalisées dans les affaires financières, par la spéculation ou des combinaisons mystérieuses, n'ont pas une bien noble origine et ne sont pas la récompense d'un effort sage, ni véritablement honnête. De telles fortunes sont inhumaines et s'édifient grâce à un mélange de cruauté et de tromperie, ne tenant compte ni des ruines qu'elles provoquent, ni des injustices qu'elles entraînent, ni des désespoirs qu'elles causent. Fortunes puissantes, non toujours durables, elles n'ont pas d'assises logiques et soulèveront à la fois de tenaces jalousies et des haines implacables. Ces riches sont bientôt voués au désordre. Leurs tentatives de spoliation atteignent des limites extravagantes, et c'est ainsi que des financiers qu'on tenait pour des génies perdent peu à peu le sens des réalités et sont à leur tour acculés à la ruine. Alors le scandale éclate et les parasites qui les entouraient sont eux-mêmes éclaboussés. On s'est fait du rôle de la finance une idée si fausse, on lui a reconnu un rôle tellement primordial qu'elle a été amenée à s'immiscer dans la politique. Dès lors, le ravage devenait sans remède, d'autant que l'argent gagné facilement était dépensé pour un luxe criard et favorisait le vice.

Le communisme n'a pas été à l'origine une doctrine philosophique ou sociale, il est né chez ceux qui ne possédaient rien, du spectacle indécent donné par ceux qui possédaient trop. La doctrine s'est formée ensuite. Or, il y aurait autant de danger pour la civilisation dans un régime communiste que dans un régime ploutocratie. La formule chrétienne est peut-être la plus vraie qui élève la pauvreté au rang de vertu, mais ne la prenons pas à la lettre. Il n'est pas recommandé d'être pauvre dans une société organisée de telle façon que le travail n'est pas la seule source de fortune, mais il est commandé qu'une humilité sincère corrige l'inévitable inégalité entre les hommes et qu'on ne fasse pas de l'argent un emploi tapageur. L'exemple du paysan riche, avare de ses biens, qui thésaurise avec une silencieuse âpreté, montre que l'argent dont il n'a pas l'usage le laisse bien tranquille. Le danger ne commence qu'avec la vanité qui gonfle les riches d'une fausse importance, trouble l'imagination et empoisonne les cœurs.

Ce que l'argent a fait dans l'ordre moral n'est que dévastation et corruption, et cela chacun le comprend aujourd'hui avec terreur. La mauvaise répartition de la fortune, la dureté des riches, l'ambition des gouvernements, l'étalage des fausses vertus, les hideuses hypocrisies, le vice secret et triomphant, c'est tout cela qui est à l'origine lointaine d'une guerre qui, par certains de ses aspects, est en quelque sorte une révolution mondiale. Naguère, hélas ! dans les familles soucieuses des traditions, menant dans la dignité une existence un peu étouffée, mais sage et raisonnable, l'argent, encore qu'il fût apprécié, n'était pas un sujet de conversation devant les enfants et au mot lui-même il semblait qu'on attachât une crainte superstitieuse.

On ne peut prévoir le rôle de l'argent dans l'avenir d'après-guerre. En tout cas, il ne disparaîtra pas. Duhamel écrit non sans raison que « si jamais les utopistes s'avisent de supprimer l'argent, plus exactement s'ils essayent de supprimer l'amour du gain, la passion du gain, l'effet sera effroyable. La plupart des hommes dérivent leurs mauvais instincts vers cette fureur de gain. Le jour qu'on les empêchera, ils n'auront plus de recours que dans le crime. S'ils ne peuvent plus s'enrichir, ils se dévoreront entre eux ». Sans doute, c'est une vue de pessimiste, et il n'a pas tout à fait tort — du moins dans l'absolu. Il y aurait tout à craindre dans un monde sans tentation, supprimant l'initiative, l'émulation, forcément voué à l'ennui d'une perfection immobile où seraient venues mourir les plus belles facultés de l'homme auquel seraient interdits désormais le rêve, l'ambition, l'effervescence personnelle, la liberté véritable.

L'argent est une nécessité bienfaisante si on en règle l'emploi et c'est le devoir de tous les Etats, qui ne sauraient se soustraire à l'impérieuse obligation de créer, en collaboration entre eux, les lignes essentielles du futur statut social. Non, l'argent demeurera un des piliers de la civilisation, et le capitalisme revisé, vidé de ses éléments nocifs, de son pouvoir corrupteur continuera à modeler les rapports des hommes et du travail dans la société future, si même elle ne devait ressembler que peu à celle que nous avons connue.

Pour ma part, et beaucoup comme moi font taire leurs préférences personnelles, j'attache un grand prix à la collaboration anglo-russe dans la guerre. Elle pose déjà le problème des règlements prochains, car la future paix aura avant tout la charge de trouver entre les doctrines extrêmes le point d'accord. Il va de soi que le capitalisme et le bolchevisme se contredisent, mais il est évident que ni l'un ni l'autre dans leur acception actuelle ne sont capables de sauver le monde des périls qui le menacent. Je vois bien — sans perdre de vue toutefois qu'il n'est pas question et qu'il ne sera jamais question qu'un régime quelconque atteigne la perfection ou seulement qu'il soit durable, car le changement ou l'évolution sont à la base de toutes les entreprises humaines — je vois bien ce qui pourrait se produire après la victoire, sur la ruine des conceptions allemandes : un compromis entre la loi du bolchevisme et celle du capitalisme. Mais il faut s'y préparer. Une propagande raisonnable organisée dans ce but préparerait utilement le terrain de conciliation. En ce moment, chacun est disposé à y aider, soit par crainte, soit par conviction. Le monde est en suspens et l'avenir est insondable. Aussi bien, c'est pour ne pas provoquer une trop brutale rupture avec le passé que les hommes acceptent maintenant des sacrifices de doctrines ou de principes qu'ils ne seraient peut-être pas disposés à consentir plus tard. Ce qui est important, c'est de faire l'économie d'une révolution. La guerre et ses complexités ne sont pas nécessairement un empêchement à la recherche d'un ordre plus logique, d'une ferveur plus noble, d'une harmonie plus pure, en un mot : d'une vérité sociale et humaine qui soit comme l'accomplissement, pour le temps nécessaire, du nouveau destin des peuples.



ERREUR D'OPTIQUE

Le Japon, à demi étouffé par la Chine. — Et moi qui croyais que c'était un poids facile à supporter !
(Detroit News)

Est-ce que malgré les écarts politiques d'un passé récent, l'échec de la morale traditionnelle, la bassesse des combinaisons partisanes, le prurit du plaisir, la hantise de l'argent, ne percevions-nous pas quand même, éparse dans l'air, non une âme nouvelle, mais une expression nouvelle de l'intelligence de toutes parts tourmentée par le spectacle des agitations des hommes et de leurs efforts insensés pour se forger un bonheur qui ne fut pas une illusion ? La lutte menée sous le manteau du pessimisme était vaine, car le malheur était au bout, ou du moins un bonheur encore plus précaire que celui qu'on jugeait la veille insuffisant.

La grande tâche, en somme, est d'améliorer l'homme lui-même et de l'amener à concevoir et à accepter ses limites. Le monde qui naîtra de la guerre sera un monde nouveau, mais les hommes changeront-ils ? Ont-ils tant changé que cela depuis la création ? Les passions et les vertus, la bonté et la méchanceté ne se partagent-elles pas, en crises successives, l'empire des âmes ?

Un monde nouveau ? Peut-être, mais avec des hommes anciens, car l'homme, en son fond, reste toujours le même. Tout au plus s'adapte-t-il, courbé sous la férule des lois, aux circonstances passagères. Pourrait-on imaginer un univers très différent de celui que nous avons connu ou que nos pères ont connu avant nous ? Ce qui se modifie ou se transforme, ce sont des apparences, les conditions extérieures de la vie, le monde des rapports entre les individus, mais dans sa structure intime l'homme continuera à agir, à penser, à haïr et à aimer, selon des réflexes élémentaires. Grandeur et misère de la vie ! Nous ne pouvons rien faire que de borné ; même les forces spirituelles ne sont pas capables de reculer les limites assignées au pouvoir humain. Il reste que les alluvions des siècles, l'évolution des mœurs, une sorte de délicatesse sentimentale, créent pour le besoin de la vie sociale une température douce et chaude, un peu artificielle, mais suffisante pour donner une illusion de bonheur.

En vérité, rien ne change hors l'illusion. L'humanité s'est toujours bercée de chimères diverses, toutes vaines et toutes puissantes. La science, en dépit de ses précisions et de ses certitudes, n'est pas parvenue à détruire le monde des illusions auquel nous mènent les routes intérieures. Armons-nous de patience et de modestie.

GEORGES DUMANI

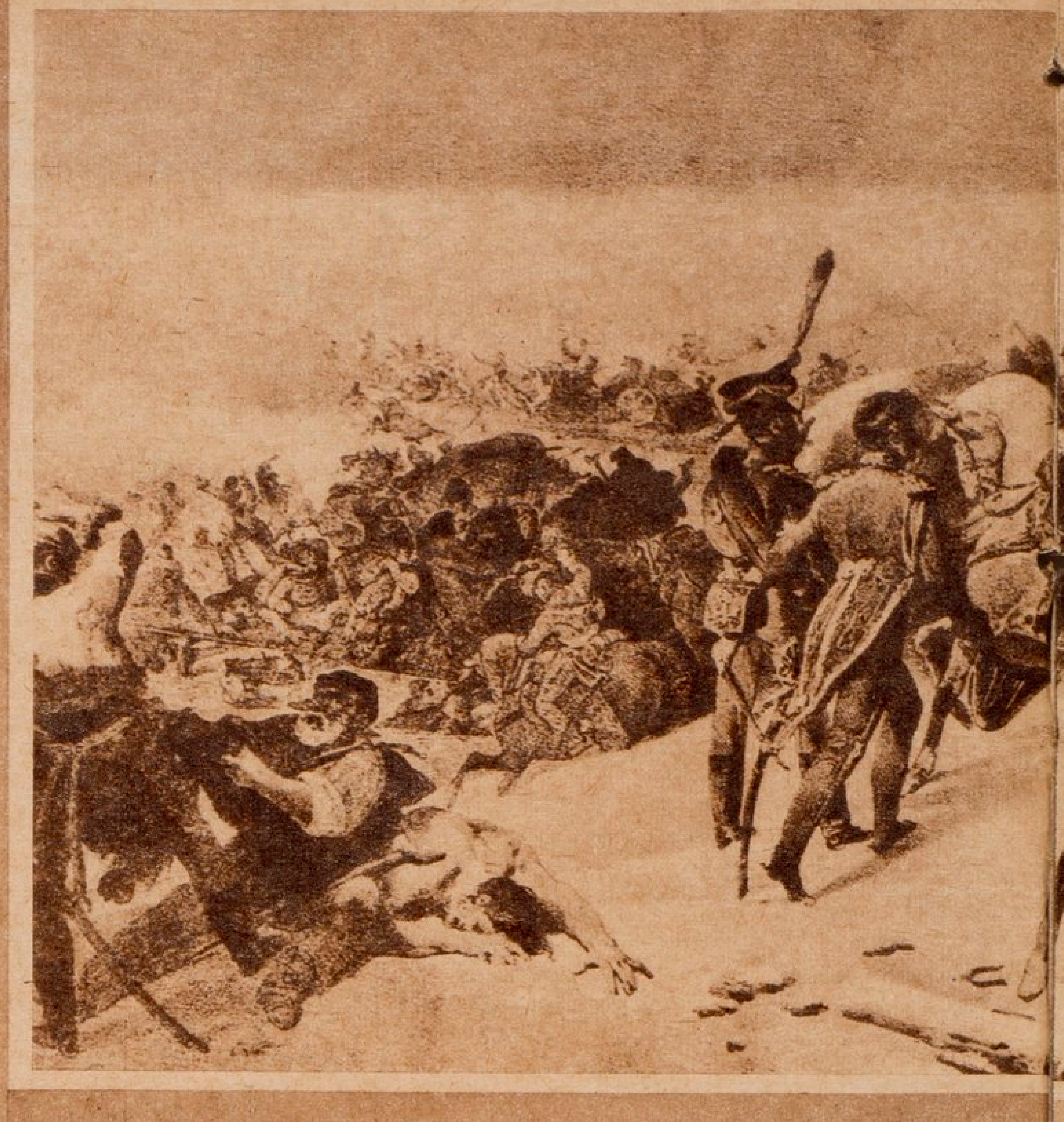
NAPOLEON avant HITLER

a rêvé de détruire l'armée russe avant de livrer la bataille décisive à l'Angleterre

C'est au début de l'hiver 1812 que Napoléon, craignant une attaque russe sur ses arrières, quitte Moscou ravagée par les flammes. Il quitte en vainqueur, espérant des succès décisifs, qui lui assureront la victoire et l'empire du monde, mais les jours approchent où, vaincu par la fatigue, le froid et la faim, sa marche se change en déroute tragique.

Dans sa campagne et celle d'Hitler, l'ambition semblable et démesurée d'un homme avide de puissance, à l'imagination hantée par de faux dangers, a gravé des traits communs.

La propagande des Allemands s'efforce de démontrer qu'ils ne courent pas les risques d'usure des Français de 1812 ; la mécanisation des moyens d'attaque et de transport leur permet d'emporter des succès plus rapides, de les assurer plus solidement. Mais l'histoire des deux campagnes suit une parallèle saisissante. Si l'on peut voir des avantages, ils sont du côté de Napoléon, plus grand stratège que ses adversaires, plus puissant. Ayant commencé sa campagne le 24 juin, deux jours après Hitler, n'a-t-il pas fait son entrée dans Moscou le 6 septembre, alors que les troupes du Reich piétinent sur les défenses de la capitale ?



Il y a cent vingt-neuf ans, Napoléon à la bataille de Moscou... L'aventure napoléonienne en Russie présente de grandes analogies avec celle d'Hitler. Ayant commencé sa campagne le 24 juin 1812, Napoléon fit, le 6

Le 19 octobre 1812 Napoléon quittait Moscou

Les premières causes de friction entre Napoléon et son allié de Tilsit, le tsar Alexandre, furent l'annexion par Napoléon, par simple décret, de la Hollande, des villes Hanséatiques et du duché d'Oldenbourg, sur lesquels le tsar se reconnaissait des droits.

Par ailleurs, Napoléon faisait le blocus de l'Angleterre, et la Russie avait refusé, avec la Suède et la Prusse, de s'allier au blocus, autorisant l'importation des denrées coloniales sous pavillon américain et fermant la frontière russe aux objets manufacturés français. Les industriels français étaient anxieux de leurs débouchés...

Napoléon est gêné par la puissance russe. Il sent qu'il ne pourra vaincre l'Angleterre que si l'Europe entière le seconde dans sa tâche. Son orgueil se vexe à l'idée que le tsar le traite d'égal à égal. Il craint que si les Russes, engagés en Turquie, remportent des succès, ils se retournent contre lui, profitant de ses difficultés en Espagne. Il est temps de montrer aux Russes que sa puissance dépasse la leur mille fois. La Russie doit être une vassale de la France, et non une alliée.

Dès 1811, la campagne est décidée dans l'esprit de Napoléon. Il voit la guerre inévitable pour assurer la vérité révolutionnaire qui, dans ses mains, est devenue l'instrument de son despotisme. **A 130 ans de distance se servir d'une idée prétendûment sociale pour dominer le monde ; le procédé de l'homme dévoré d'ambition se répète.**

Il essaie de se justifier devant le roi de Wurtemberg qui objecte à la guerre contre la Russie. « Cette campagne, ce n'était pas par goût, par fantaisie de jeune prince belliqueux cherchant un début brillant dans le monde, qu'il s'apprêtait à la faire. Loin de lui plaire, elle lui déplaisait, mais il la regardait comme inévitable. Si elle n'éclatait pas en 1811, ce serait en 1812. On pourrait tout au plus la retarder d'une année, et il aurait bien mal géré ses affaires et celles de la Confédération s'il se laissait surprendre par un ennemi auquel il aurait permis impunément de se préparer. Il obéissait donc à la nécessité, non à son penchant... » dit-il dans la lettre citée par Thiers dans son livre sur le Consulat et l'Empire. **Ne croirait-on pas entendre les justifications d'Hitler dans son dernier discours ?**

Il prépare sa campagne de Russie avec fièvre, se servant de Dantzig comme base, mais il veut tenir l'Angleterre en haleine, de la même manière qu'Hitler fait peser la menace d'invasion sur les rives de la Manche.

« Il n'avait nullement renoncé à ses créations navales, dit Thiers, et s'en occupait avec autant d'activité que s'il n'avait point songé à la guerre en Russie. **Il voulait d'abord tenir les Anglais en haleine, les empêcher, en leur causant des inquiétudes continuelles, de dégarnir l'Angleterre, d'en retirer des troupes pour les envoyer dans la Péninsule. Il avait résolu pour cela de les faire vivre sous la menace d'expéditions toujours préparées pour l'Irlande, la Sicile, l'Egypte même,** et espérait ainsi, dans le cas peu probable mais possible où la guerre du Nord serait évitée, d'avoir le moyen d'embarquer environ cent mille hommes. »

L'approvisionnement de l'armée

Il va constituer une armée de 600.000 hommes dans le Nord. Il sait la pauvreté des pays de landes de la Prusse orientale et de la Lithuanie, pays froids de marécages, sans végétation. Il doit donc aménager une base d'approvisionnement : Dantzig. Il concentre la subsistance d'une garnison de vingt mille hommes pendant un an, l'approvisionnement d'une armée de quatre à cinq cent mille hommes pendant un an aussi. Il prescrit l'achat de 6 ou 700.000 quintaux de froment, plusieurs millions de boisseaux d'avoine, l'accaparement de tous les fourrages existants. Il réorganise les bataillons du train des équipages qui peuvent atteler et conduire environ 1.500 voitures chargées de biscuits. Il transforme les caissons des voitures, pour les rendre plus larges ou plus légers, pour augmenter la capacité de transport de l'armée et assurer le passage sur les chemins boueux et étroits. Dix-sept bataillons du train, conduisant cinq à six mille voitures, lui assurent des vivres pour deux mois et deux cent mille hommes.

Il organise conjointement des transports par eau par l'embouchure de la Vistule, le Frische-Haff, jusqu'au fleuve Niémen.

Quant aux 20.000 chevaux du train des équipages, s'ajoutant aux trente mille de l'artillerie et aux quatre-vingt mille de la cavalerie, il espérait les nourrir dans les champs. Telle est la raison pour laquelle il repousse sa campagne au printemps par mille artifices diplomatiques.

Les équipages de ponts sont construits à Dantzig. Deux mille chevaux transportant deux cents bateaux et un matériel suffisant au passage des fleuves les plus larges sont placés sous la direction du fidèle général Eblé.

Napoléon réunit ces hommes, ce matériel, de tous les coins d'Europe. Après des mois de voyage, ils arrivent à Dantzig, prêts pour la grande offensive. **Ces préparatifs gigantesques ne nous font-ils pas penser au génie organisateur des Allemands, génie du mal, qui pille les contrées qu'il traverse au lieu de les respecter comme Napoléon ?**

Carte de la campagne napoléonienne de Russie. L'armée française, forte de 675.000 hommes, franchit le Niémen à Kovno, le 26 juin 1812. On voit, ci-dessus, les deux itinéraires qu'elle suivit à l'aller et au retour.

Les armées de 1812

L'armée de Napoléon transportée du Portugal, d'Espagne, d'Italie au nord de la Prusse compte 423.000 hommes d'armée active, qui devait franchir le Niémen, et 130.000 hommes d'armée de réserve, assurant les communications et l'approvisionnement. Il a employé les moyens les plus sévères pour entraîner les réfractaires sur les îles de la côte française, les envoyant à pied et par bateau vers les centres de ralliement ; il a demandé à l'étranger des contingents importants. 370.000 Français, 50.000 Polonais, 20.000 Italiens, 10.000 Suisses s'allient à 150.000 Prussiens, Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Westphaliens, Hollandais, Croates, Espagnols et Portugais, dans ce corps gigantesque pour l'époque.

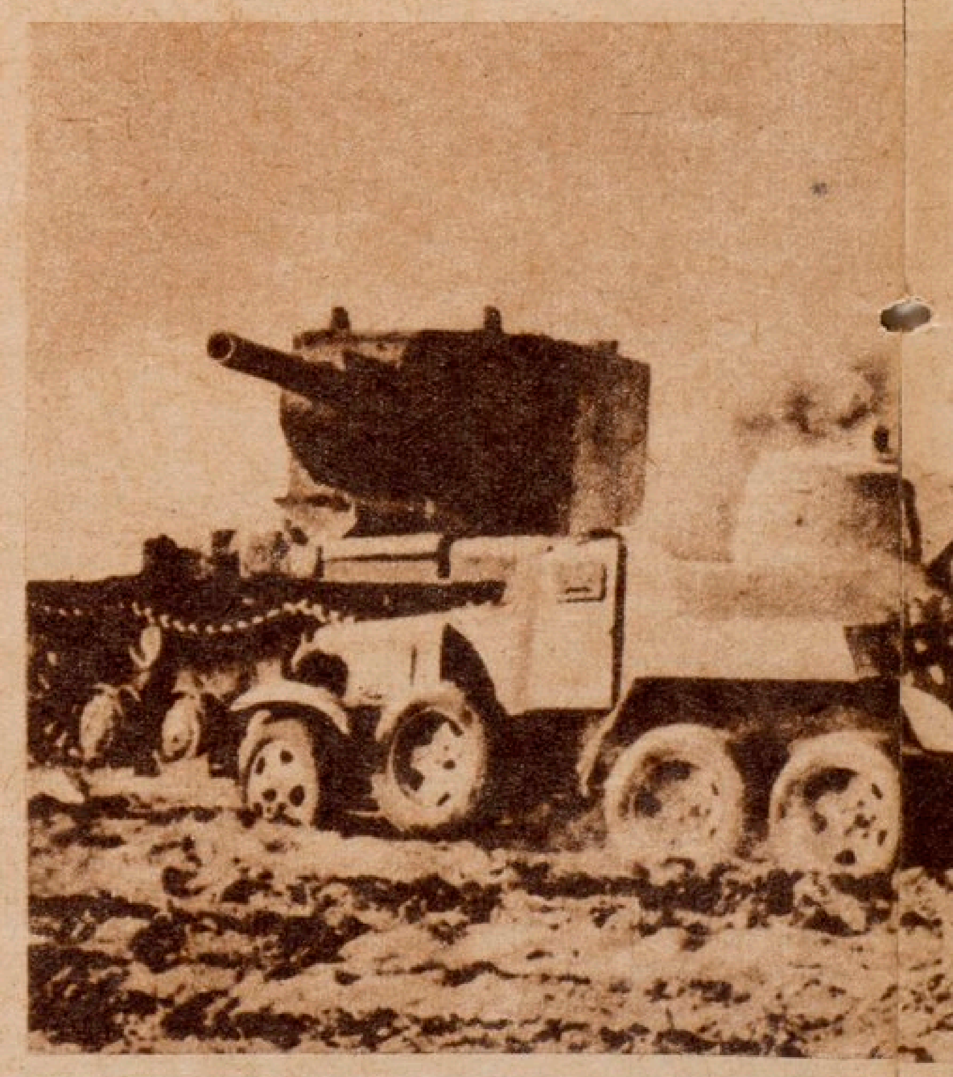
L'armée allemande, qui se vantait de vaincre avec des hommes de son sol, a dû, elle aussi, appeler des nations étrangères pour l'aider dans son but de mort.

Quant aux Russes, ils n'ont pu réunir que 130.000 hommes sous le commandement de Barclay de Tolly et 80.000 environ sous celui du prince Bagration. Un corps de 40.000 hommes opère la liaison entre cette armée du Nord et celle de l'amiral Tchitchakoff en Turquie. Les deux corps du Nord sont reliés par un régi-

NOUVELLES PHOTOS DE LA BATAILLE DE R



Les combats qui se déroulent actuellement en Russie se sont traduits par des pertes énormes du côté des Allemands, lesquels auraient eu quatre millions de tués, blessés ou prisonniers. Voici un camp de prisonniers auxquels une infirmière distribue des cigarettes.



Deux tanks soviétiques en action. Puissamment armés, ils constituent de véritables forteresses roulantes. Grâce à leurs masses gé-



septembre, son entrée dans Moscou en flammes qu'il devait quitter quelques jours plus tard, le 19 octobre.

ment de huit mille cosaques.

La ligne frontière

Le cours du Bug et le cours supérieur de la Narew, l'un et l'autre affluents de la Vistule, forment dans leurs diverses inflexions la première partie de la ligne frontière du grand-duché de Varsovie. Le Niémen courant vers Tilsit sépare la Vieille-Prusse de la Russie.

Partant de Dantzig, Napoléon a le choix entre quatre routes pour entrer en Russie : la route centrale qui part de Brest-Litovsk vers Minsk, Kiev et Moscou ; la seconde par Grodno, Smolensk. Ces deux routes qui ont été utilisées par les Allemands auraient pu convenir à Napoléon, mais elles l'aventurent dans des pays peu sûrs. La troisième, suivie par les Allemands pour assaillir Léningrad, longe la côte vers Saint-Pétersbourg, mais elle traverse des pays pauvres et humides, qui ne lui permettent pas de s'approvisionner. La dernière, seule convenable, descend de Kaunas, Vilna, par la trouée de la Dvina et du Dnieper vers Moscou, sans passer par Smolensk. C'est elle que Napoléon choisit, espérant ruiner son adversaire en des batailles préliminaires, ou l'encercler sur les grandes plaines qui descendent vers Moscou. Espoirs frustrés, malgré des efforts toujours réitérés, telle sera l'histoire de la triste campagne. Les Russes n'avaient pas prévu les difficultés inextricables où le jetterait la longueur des marches, et ils avaient l'intention de livrer bataille. Ils reculaient par peur d'un combat inégal. A plusieurs reprises, Napoléon parvint à frôler la victoire décisive, mais, soit par fatigue, soit par désespoir, soit par conviction intime et fataliste que son entreprise trop audacieuse devait mal finir, il manqua l'occasion que lui tendait la fortune.

La descente sur Vilna

Les armées russes de Bagration et de Barclay de Tolly étaient l'une près de Smolensk et Rogachew, l'autre près de Dvinsk, sur la rivière Dvina. En descendant sur Vilna, Napoléon espère avoir à sa gauche Barclay et à sa droite Bagration. Il aura divisé les deux armées et pourra les détruire isolément. Le 24, le Niémen est franchi vers Kaunas, sur les ponts construits par les hommes du général Eblé. De petits incidents commémorent cet événement grandiose, celui du passage de 400.000 hommes vers un pays immense et inconnu. Napoléon avait inspecté la rive opposée, couvert de la cape d'un de ses officiers polonais, car il était à portée de fusil des cavaliers ennemis. Son cheval trébuche, et il roule à terre. « Un Romain n'aurait pas poursuivi », murmure-t-on, car cette chute eût été un mauvais présage. Les officiers superstitieux étaient remplis de crainte...

Kaunas est occupée sans difficulté, et Napoléon se dirige vers Vilna comme il l'avait prévu. Le prince Eugène parti plus bas devait rejoindre le général Davout pour poursuivre Bagration, tandis que le gros de l'armée russe demeure l'objet des attaques de Napoléon. Mais la lenteur de cette immense armée, à la queue infinie de voitures, l'empêche d'opérer à temps. Une halte de dix-huit jours à Vilna, nécessaire pour regrouper les effectifs, halte fatale, permet à l'armée russe de prévoir la tactique d'encerclement méditée.

Dans la campagne actuelle, l'ennemi ayant un rayon d'action plus grand que les armées de Napoléon, les armées russes attendent la percée ennemie pour l'attaquer dans ses flancs et le couper de ses bases. Les Russes de 1812 firent de même, mais au lieu d'opérer en force, c'étaient des Cosaques qui étaient chargés de harceler les armées, au moment où elles devaient se répandre dans le pays pour chercher des vivres.

Napoléon ne peut utiliser son génie stratégique

Napoléon veut encercler ou battre les Russes à Drissa, sur la Dvina. Mais les Russes ne se laissent pas acculer et évacuent le camp, apprenant que Bagration battu à Mogilev n'a pas été empêché de remonter vers l'intérieur ; ils veulent le rejoindre à Vitebsk, et se font suivre par Napoléon. Celui-ci ne parvient pas à les arrêter et, contraint par la chaleur et la difficulté de trouver des vivres, il suspend sa marche quinze jours. Au 23 juillet, accablée par la chaleur et la soif, son armée a perdu en route près de 150.000 hommes. L'armée d'Italie a fait de mars à juillet 2.400 kilomètres à pied. L'armée partie du Rhin, 2.000. La moitié des chevaux sont morts, faute de nourriture. Le chemin est jonché de voitures abandonnées, de carcasses pourries et infestant l'atmosphère.

Néanmoins, l'armée est assez puissante pour infliger aux Russes, groupés en une seule armée, de cuisantes défaites. Napoléon forme le projet de s'écouler de Vitebsk sans être aperçu par les Russes, de passer le Dnieper, de remonter le fleuve, de surprendre Smolensk, et de déboucher à l'improviste sur la gauche des deux armées ennemies.

Les Russes songeaient eux-mêmes à reprendre l'offensive sur la gauche de Napoléon, mais, arrêtés par ses regiments, ils se replient sur Smolensk. Napoléon espère les prendre de vitesse, en occupant la ville. Ses espoirs sont frustrés, et le 17 août, il s'attend de leur part à une offensive qui lui permettrait de ré-

(*Lire la suite en page 13*)

RUSSIE



...antes, l'état-major allemand a été incapable d'appliquer en Russie sa fameuse tactique de la « guerre-éclair ».

Dans la république tartare autonome, deux femmes russes, habilement camouflées, maniant une mitrailleuse. Tout comme les femmes anglaises dont trois millions sont actuellement mobilisées, les femmes soviétiques prennent une part active à la défense de leur pays. A part les ouvrières et les infirmières, il y a les femmes-parachutistes, il y a celles engagées dans la défense passive ou les services auxiliaires de l'armée. Les dépêches nous ont même appris, ces jours-ci, que des femmes luttent dans les rangs des patriotes qui infligent des pertes cruelles aux Allemands. Enfin, sur toute l'étendue du territoire, les femmes soviétiques creusent des tranchées ou construisent des barrages antitanks destinés à renforcer les défenses des principaux centres.

VOTRE CARACTERE

révélé par les couleurs

Voici une méthode inédite qui vous donnera de précieux renseignements sur votre personnalité, vous permettant ainsi de vous corriger de vos défauts. Avant de lire les explications qui vont suivre, commencez par dresser une liste des couleurs que vous préférez et que vous aimez voir autour de vous.

Ce système a été mis au point par un psychologue connu. Il est basé sur des expériences scientifiques qui ont prouvé que les teintes que nous choisissons de préférence pour notre habillement, la décoration de notre intérieur, notre papier à lettres, sont autant d'indices déterminants de notre caractère.

Voici le tableau de classement des couleurs :

A	B	C
1. ROSE	5. ORANGE	9. ROUGE
2. POURPRE	6. GRIS	10. JAUNE
3. BLANC	7. BLEU CLAIR	11. NOIR
4. BLEU	8. VERT CLAIR	12. VERT

Si votre choix se porte sur trois ou plus des couleurs rangées sous la même lettre, vous l'adopterez comme clé. Exemple : vous choisissez trois teintes qui entrent dans la catégorie B, trois qui font partie de C, mais moins de trois qui sont classées en A. Votre clé est BC, et vous trouverez les détails de votre personnalité sous la rubrique BC.

Dans le cas où votre choix donnera moins de trois couleurs dans une catégorie, consultez la rubrique XX.

A

Quoique vous ne vous en rendiez pas compte, il émane de votre personne un charme irrésistible. Vous êtes rêveur. Essayez de transformer un de vos rêves en réalité.

Pour atteindre le bonheur, tâchez d'y mettre un peu du vôtre. Entourez-vous de nouveaux amis et essayez de renouer d'anciennes relations. Vous avez une fâcheuse tendance à l'égocentrisme. Vous trouverez une grande satisfaction à vous pencher sur les problèmes des autres, bien que vous ne soyez pas porté à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

B

Essayez de mesurer un peu plus exactement les conséquences de vos actes. Ne vous précipitez pas tête baissée sur toutes les propositions qui vous sont faites. Vous possédez le don de la persuasion grâce auquel les personnes qui devraient vous freiner sont entraînées après vous. Soyez plus constant dans le genre d'amis que vous fréquentez. Faites un peu plus attention à ce que vous entreprenez et à ce que vous dites. Cela vous aidera à cultiver votre sens des responsabilités.

C

Voici deux résolutions que vous ferez très bien d'adopter fermement :

« Je me promets de me rappeler tout le temps que le mot « pratique » n'a pas été rayé du dictionnaire. »

« Je me promets de considérer le devoir comme une nécessité pour atteindre le bonheur. »

Vous êtes populaire, peut-être trop populaire. Mais souvenez-vous que la vie n'est pas composée exclusivement d'amusements et d'aventures. Soyez un peu plus pondéré dans vos enthousiasmes.

Vous êtes sujet à des ébranlements nerveux. Un bon livre, de longues nuits de sommeil vous guériront.

AB

Le meilleur remède contre la timidité est le courage. La prochaine fois que vous vous trouverez craintif devant une situation imprévue, foncez sur l'obstacle avec tout ce que vous possédez d'énergie. Vous serez le premier surpris de votre audace.

Etant sensible, vous souffrez plus souvent qu'il ne faut. Cessez de vous imaginer que vous êtes le centre des critiques de tous ceux qui vous fréquentent. Essayez d'amener vos amis à vous faire des confidences. Rappelez-vous que lorsque les autres sont désireux de faire bonne impression sur vous, ils n'ont pas le temps de penser à l'impression que vous faites sur eux.

AC

Ne soyez pas tellement emballé et optimiste. Vous trouverez un grand avantage à vous organiser, à maîtriser vos émotions, à diriger vos désirs vers l'utile et non pas seulement vers l'agréable. Au moins une fois par jour, livrez-vous à un examen sérieux de vos pensées.

Vous n'avez pas fait de grands efforts pour tirer profit de l'expérience de vos fautes passées, n'est-ce pas ? Mais il n'est pas sage d'aller de danger en danger, sans réfléchir. Vos ambitions pourront être mieux réalisées si vous avez un peu de patience. Cela vous demandera un effort.

BC

Vous vous prenez, vous-même et tout ce qui vous entoure, trop au sérieux. En présence de vos amis, vous êtes constamment sur vos gardes, comme s'ils pouvaient lire dans votre pensée et y surprendre des idées désagréables. Voici une bonne recette pour vous :

Quand vous vous levez le matin, tâchez de sourire à la première personne que vous rencontrerez. Dites-lui quelque chose d'aimable et faites-lui sentir que vous êtes sincère. Vous en tirerez une satisfaction dont vous serez le premier étonné.

Vous êtes grognon et n'aimez pas être dérangé quand vous faites quelque chose. Ne pouvez-vous pas, de temps en temps, laisser aller ce que vous faites pour vous occuper un peu de votre prochain ?

ABC

Vous êtes aimable. Mais si les gens manifestent facilement leur sympathie à votre égard, ce n'est pas là une raison pour devenir maniéré. Vous avez une tendance à bâtir des amitiés synthétiques.

Vous êtes indulgent pour tous les défauts. C'est peut-être pour cela que vous n'êtes jamais arrivé à mettre un sou de côté. Essayez de réaliser quelques économies.

En plusieurs points votre personnalité est assez attrayante. Vous êtes bien équilibré : essayez de comprendre ceux qui ne le sont pas.

XX

Voulez-vous devenir une personne conséquente ? Essayez cette formule : abordez de face et sans la moindre hésitation toutes les situations qui se présentent à vous. AGISSEZ, sans vous préoccuper si le résultat de votre action sera bon ou mauvais. Montrez à vos connaissances que vous avez des opinions bien définies, même si ces personnes pensent différemment. Tâchez d'élargir le cercle de vos relations, et à vos moments perdus occupez-vous à quelque chose d'utile.

G-MEN CONTRE ESPION

La cinquième colonne nazi



L'incendie de l'entrepôt de céréales, vu de nuit. Grâce à l'intervention rapide des autorités
La lutte active que la police américaine livre aux saboteurs a eu, d'ailleurs, pour résul
les attentats de ce genre.

- **Des enveloppes innocemment jetées dans les provoquent des incendies.**
- **Des matières chimiques contenues dans de s'enflamment au contact de l'eau.**
- **Le chantage, excellent moyen pour recruter espionnes.**
- **En mai 1941, des avions privés devaient at les industries vitales des Etats-Unis.**

Un yacht somptueux fend les flots bleus de la mer des Caraïbes. Sur le pont, l'heureux propriétaire de cette superbe unité se promène de long en large en proie à une préoccupation visible.

« Que veulent-ils dire ? grogne-t-il en relisant un message de T.S.F. qu'il tient à la main. Depuis notre départ, nous n'avons pas envoyé un seul radio. Qu'avons-nous donc à faire avec la Commission Fédérale des Communications ? » « C'est une simple formalité, répond le capitaine. La Commission Fédérale contrôle toutes les émissions. Apparemment, ses agents ont intercepté un message. »

« Un message de nous ? Impossible. Je connais très bien toutes les personnes que j'ai invitées à bord, excepté le fabricant belge et la jeune dame française. C'est une riche réfugiée. Toute cette affaire, c'est une vaste blague, Capitaine. »

Mais c'était justement la jeune et riche « réfugiée » française qui envoyait des messages de radio du yacht. Elle était venue à bord en qualité d'invitée bien introduite. Elle avait raconté sa fuite mouvementée de France et avait montré des lettres d'introduction auprès d'influentes personnalités américaines. Sa jeunesse, sa beauté, ses bonnes manières avaient charmé tout le monde. Elle était accompagnée d'une femme de chambre silencieuse et active.

A chacun des ports touchés par le yacht au cours de la croisière, Mlle Yvonne Schiller — c'était le nom de la jeune femme — recevait des orchidées et des friandises que lui envoyaient des admirateurs inconnus. Le millionnaire ne pouvait pas la soupçonner sérieusement. Mais comme elle était l'une des deux invités qu'il n'avait pas connus depuis longtemps, il voulut en avoir le cœur net et tenter une épreuve.

A l'escale suivante, au lieu de faire amarrer le bateau à quai, il fit stopper au large, et envoya un canot à terre pour chercher le courrier. L'embarcation revint au bout d'un certain temps, apportant l'habituel bouquet d'orchidées pour Mlle Schiller. Posté derrière une fenêtre du salon, le propriétaire du yacht vit le « fabricant belge » qui portait les fleurs dans la cabine de la « réfugiée ». Un trou qu'il avait fait percer dans une cloison lui permit de suivre tout ce qui se passait dans cette cabine. Le fabricant avait ouvert la boîte contenant les orchidées et en avait retiré deux feuillets. L'un était un message chiffré, l'autre un billet de 1.000 dollars. Mlle Schiller était là, assise à côté d'un appareil émetteur à ondes courtes portatif. C'est ainsi que les espions furent dévoilés et arrêtés.

La chasse aux postes clandestins

Les autorités américaines se sont attelées à la tâche délicate de repérer et de réduire au silence les postes clandestins de radio que le service secret nazi entretient sur leur territoire. Jour et nuit, les opérateurs de la Commission Fédérale des Communications sont à l'écoute, captant des ondes de toutes les longueurs. Par des données telles que l'intensité et la direction des émissions, ils arrivent à détecter des postes comme celui de Mlle Schiller. Mais il existe en Amérique du Nord 55.000 stations d'amateurs dûment autorisées et enregistrées. Lorsque les espions emploient leurs longueurs d'ondes, il devient très difficile de les repérer. Récemment, 350 postes illégaux furent réduits au silence. Plusieurs d'entre eux envoyaient des messages chiffrés en Europe, annonçant les dates de départ des convois quittant les ports canadiens vers la Grande-Bretagne.

Un agent nazi fut arrêté dans les régions boisées du Maine, après une véritable chasse à l'homme. Il fut trouvé en possession d'une radio portative. Ce sont ses fréquentes communications téléphoniques à longue distance qui l'avaient trahi. Par ce moyen, il recevait et transmettait les renseignements d'une importante organisation d'espionnage qui fut découverte à New-York.

Le chantage des parents

Dans la ville de Stuttgart, en Allemagne, quatorze immeubles ont été réquisitionnés par le gouvernement. Ils contiennent un département spécial auprès duquel sont enregistrés les noms des Allemands qui ont émigré de la mère-patrie. Dans trois autres immeubles siège l'Organisation du Bureau Etranger du Parti National Socialiste, d'où partent à travers le monde la panique, la confusion, la peur et le défaitisme que les nazis tentent de semer partout.

Une brave femme en Amérique fut récemment victime de la puissante organisation de Stuttgart. Mme H. était préoccupée. Elle vint exposer ses craintes à un consul allemand, lui demandant en même temps conseil. Elle est citoyenne américaine, ainsi que son mari. Mais leurs parents vivent encore en Allemagne. Mme H. a entendu parler des privations et des souffrances dues à la guerre et, malgré de fréquents envois d'argent, elle ne se sent pas tranquille. Ne pourrait-on pas faire venir ses parents en Amérique ? Ils pourraient ainsi partager sa prospérité et celle de son mari, actuellement employé dans un chantier naval.

Le consul recommande Mme H. auprès d'une « agence touristique » allemande, où un accueil des plus chaleureux lui est réservé. Ses parents ?... certainement on pourrait les faire venir, rien de plus facile... Evidemment il faudra du temps... Quels sont les nom, adresse et profession de M. H. ? L'employé aimable sourit, s'incline et note les informations demandées. « Tout ira pour le mieux, dit-il. Dans quelques jours, vous recevrez des nouvelles. »

Le lendemain même, à Stuttgart, un fonctionnaire remplit une fiche qu'un collègue classe soigneusement. Tous les détails donnés par Mme H. sont consignés sur le petit carton.

Les semaines et les mois passent, et finalement Mme H. a abandonné tout espoir. L'agence touristique à laquelle elle s'était adressée a disparu sans laisser de traces.

Mais un beau jour, voici qu'un monsieur correctement vêtu se présente chez la brave dame. Il revient d'Allemagne ; avant son départ il a vu les parents de Mme H. qui l'ont chargé de venir lui donner de leurs nouvelles. Mais soudain la conversation prend un tour inattendu. Le monsieur abat ses cartes. Il a besoin de certains renseignements sur les constructions navales américaines. Mme H. pourrait facilement les lui procurer par son mari. Sûr de son fait, il ajoute : « Si vous ne me procurez pas ces informations, je ne réponds plus de ce qui pourrait arriver à vos parents en Allemagne. » Terrorisée, Mme H. promet sa coopération et celle de son mari.

Tous deux ont été arrêtés par la suite, par les services américains de contre-espionnage. Victimes du chantage nazi, ils ont trahi leur pays d'adoption.

Les agents du Federal Bureau of Investigation

La répression du sabotage et de l'espionnage aux Etats-Unis a été confiée aux G-Men qui firent tant parler d'eux lors de la lutte contre les gangsters. Au début de 1940, le Federal Bureau of Investigation comptait 895 agents spéciaux. Quelques mois plus tard, ils étaient plus de 1.200.

Pour être admis à faire partie de ce corps d'élite, le jeune Américain doit avoir entre 25 et 35 ans, et posséder un diplôme d'études supérieures. Dans sa demande, il doit répondre à un questionnaire détaillé. Il doit nommer cinq personnes qui l'ont connu pendant cinq ans. Tous les renseignements fournis par le candidat sont contrôlés et complétés par le Bureau Fédéral. S'ils sont satisfaisants, le futur G-Man est soumis à un premier examen d'intelligence et d'aptitude. Une visite médicale sommaire révélera des tares apparentes de mauvaise santé. Plus tard, à l'hôpital naval de Washington, un examen plus détaillé déterminera ses aptitudes physiques.

Après avoir passé ces épreuves avec succès, le candidat est envoyé au camp de Quantico, en Virginie, pour une période d'entraînement intense qui dure sept semaines. Pendant ces deux mois, il devra se familiariser avec 300 sujets différents auxquels il travaillera douze heures par jour. Il apprendra le tir au pistolet, au fusil et à la mitrailleuse. Les secrets du « jiu-jitsu » lui seront dévoilés. Il abordera les problèmes policiers les plus ardus et étudiera à fond la science criminelle. Voici quelques matières qui sont explorées en détail à Quantico : « La technique et le mécanisme de l'arrestation et de la fouille des personnes ». « Les taches de sang et les expériences sur le sang ». « Identification du sang ». « Expériences sur la poudre et les explosifs ». « Cryptogrammes ». « Psychologie anormale ». « Observations à la Morgue ».

Finalement, les jeunes agents suivent un cours complet sur la « Surveillance des installations industrielles », qui leur servira à combattre efficacement l'espionnage et le sabotage. Ils sont également entraînés à prendre en mains l'organisation d'une usine et sont initiés aux détails techniques de l'opération.

Une fois leur entraînement achevé, les nouveaux G-Men prennent du service actif auprès du Federal Bureau of Investigation que dirige l'énergique J. Edgar Hoover.

En quoi consiste le contre-espionnage ? Comment les agents spéciaux opèrent-ils ? Quels sont les procédés des espions et des saboteurs nazis ? M. Hoover répond lui-même à toutes ces questions.

« La guerre a commencé chez nous », dit J. E. Hoover

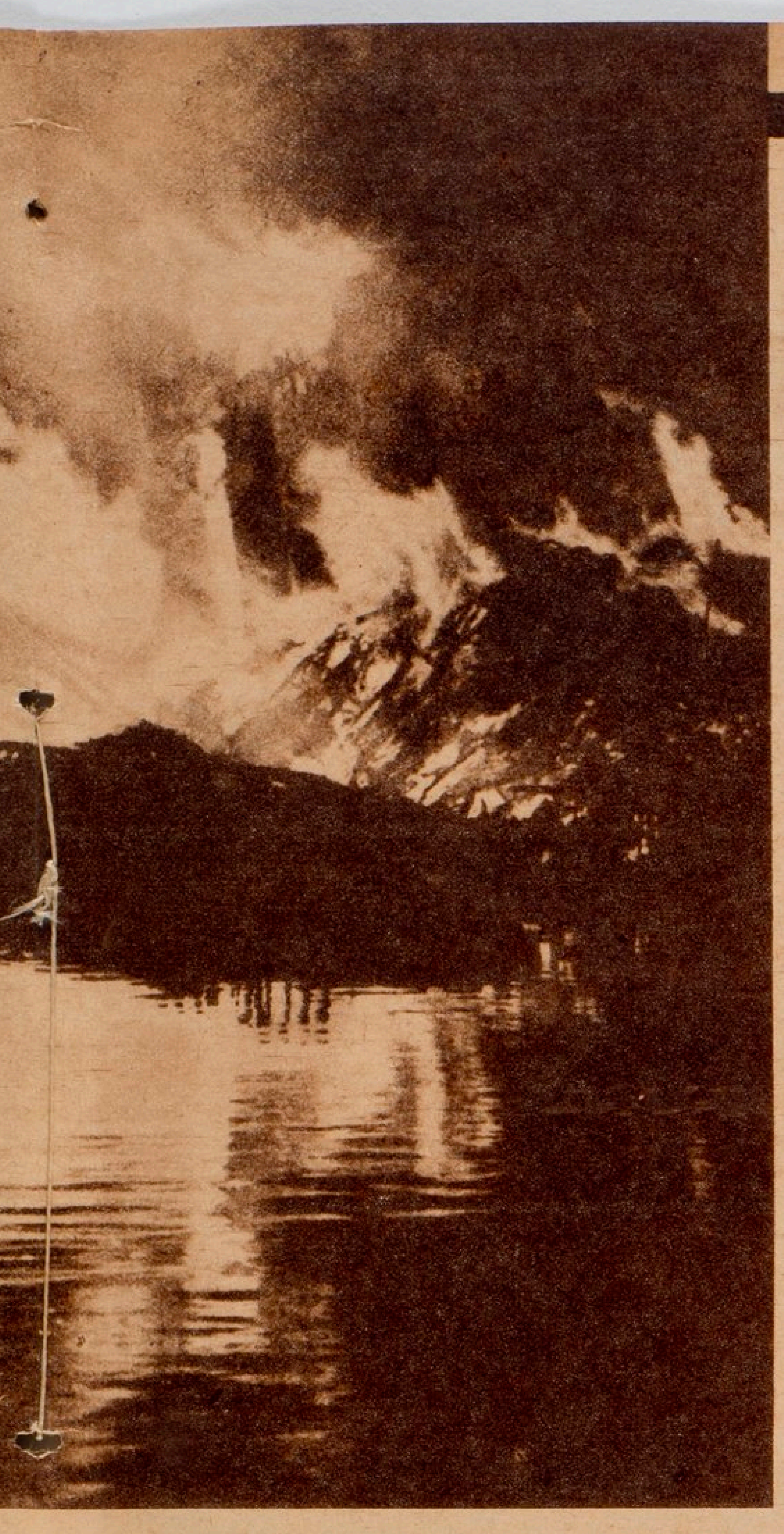
Voilà deux ans, des pièges furent tendus à des agents étrangers qui transmettaient des informations vitales dans le but de déranger les plans de défense des Etats-Unis. Ce n'est que maintenant que des résultats ont pu être acquis.

Depuis la déclaration de la guerre, les agents du Bureau Fédéral ont enregistré soigneusement les personnes suspectes. Chaque explosion, chaque incendie ont fait l'objet d'enquêtes détaillées, destinées à établir si ces sinistres étaient dus à des causes fortuites ou bien à des actes de sabotage.

Récemment, les G-Men ont mis fin aux activités de la plus grande organisation d'espionnage qui ait jamais opéré aux Etats-Unis. Depuis deux ans, les composants de cette bande avaient été placés sous surveillance, mais aucune action ne pouvait être prise contre eux, car un geste prématuré de la part des autorités aurait laissé aux chefs de l'organisation l'opportunité de disparaître. Tout ce travail en coulisse a permis aux agents spéciaux de se familiariser avec les méthodes employées par les espions et les saboteurs pour exécuter leurs méfaits et échapper à la surveillance exercée sur eux : postes émetteurs à ondes courtes, codes secrets, émissaires à bord des transatlantiques et des avions de transport.

A l'heure actuelle, le Bureau Fédéral est parfaitement au courant des plans organisés de sabotage, qui ont été mis au point par des ennemis, et dont la mise en exécution pourrait avoir lieu à un moment jugé favorable. Le but principal des saboteurs est de frapper les industries qui travaillent pour la défense des Etats-Unis.

C'est dans cette intention que l'Allemagne a constitué un service de renseignements concernant l'industrie américaine. Les services d'espionnage nazi possèdent un index industriel absolument complet. Il serait difficile d'en trouver un plus parfait aux Etats-Unis. L'existence de cette documentation fut révélée aux autorités lorsqu'un homme d'affaires étranger s'est vanté d'être à même d'obtenir des informations confidentielles sur l'activité industrielle et commerciale des Etats-Unis. En moins de vingt-quatre heures, disait-il, il pouvait avoir un rapport complet sur n'importe quelle usine. Et pour prouver la véracité de ses assertions, il fournit dans le délai indiqué un dossier concernant une importante fabrique d'armements qui lui fut désignée. Les renseignements comprenaient un sommaire exact des activités de l'usine et la liste de tous les ouvriers, chaque nom étant accompagné de l'origine, la race, la religion et les tendances politiques du travailleur, ses agissements passés et présents, ainsi que la façon dont on pourrait l'employer dans l'avenir.



...torités, les dégâts purent être réduits au minimum. ... résultat de diminuer dans une large mesure les

...NS & SABOTEURS

...zie aux Etats-Unis

...les corbeilles à papier

...des tubes minuscules

...uter des espions et des

...t attaquer à la bombe

L'attaque ouverte des usines de guerre

L'existence d'un pareil index dans un pays étranger implique une vaste organisation souterraine pour réunir des informations et la présence d'une menace constante, prête à se concrétiser à la première occasion. Il est maintenant possible de révéler la dramatique histoire dont on pouvait deviner quelques aspects à travers les manchettes sensationnelles des journaux américains du mois de mai dernier :

« La troupe occupe les usines d'aviation. »

« Des soldats gardent les fabriques de munitions ! »

Ces nouvelles étaient vraies, et ont soulevé une curiosité générale. Trois semaines plus tôt, le Bureau Fédéral avait été informé de source sérieuse qu'une organisation de saboteurs comptait se livrer à une attaque massive sur les industries de guerre américaines, à l'occasion de la fête du « Decoration Day ». Deux plans avaient été envisagés : certains individus placés à l'intérieur des usines devaient arrêter la production et démolir les machines, profitant de l'absence d'une grande partie du personnel. Si cette tentative échouait, d'autres saboteurs, à bord d'avions privés, devaient détruire les usines en les bombardant, ni plus ni moins ! Les principaux objectifs devaient être les fabriques d'avions et de munitions. Le 27 mai, trois jours avant la date fatidique, le Bureau Fédéral reçut de l'étranger confirmation de ce projet fantastique. Des ordres furent instantanément transmis à tous les aérodromes, aux services de contre-espionnage de l'armée et de la marine, ainsi qu'aux usines dont la destruction avait été projetée.

Des mesures de précautions furent immédiatement arrêtées pour parer à toute éventualité. On mit la presse partiellement au courant de ce qui se passait et c'est ainsi que les manchettes des journaux annoncèrent au public que les industries de défense des Etats-Unis étaient en danger.

Il ne se passa rien ! La grande publicité donnée à l'affaire, les mesures énergiques qui furent prises ont empêché cette action gigantesque de sabotage de se produire.

Les saboteurs ont une préférence pour les incendies

La guerre moderne n'est plus limitée aux champs de bataille. Aujourd'hui, on combat dans les usines, dans les fermes, dans les écoles et même dans les maisons. Dans cette guerre, les espions et les saboteurs jouent un rôle aussi important que les armées. C'est pourquoi une nation menacée d'un conflit doit craindre les agents ennemis, au même titre qu'un envahisseur éventuel.

La nécessité de prendre des mesures défensives a été confirmée par la découverte de quelques méthodes que les saboteurs emploient pour leurs attaques.

Les systèmes varient, mais en général ils ont pour cadre quatre genres principaux d'opérations : incendies, explosions, interruptions mécaniques et désordres parmi les travailleurs. Les saboteurs ont recours de préférence à l'incendie qui leur permet d'atteindre simultanément trois buts : 1°) La destruction par le feu est complète ; 2°) Elle ne laisse pas de traces grâce auxquelles le criminel pourrait être identifié ; 3°) Son effet démoralisateur est considérable.

La méthode la plus diabolique qu'emploient les ennemis pour provoquer des incendies consiste à laisser tomber dans une corbeille à papier une innocente enveloppe. Ce geste peut être exécuté en plein jour, en présence de plusieurs personnes. Mais l'enveloppe contient, dans des compartiments séparés, deux substances chimiques qui s'enflamment dès qu'elles entrent en contact.

D'autres saboteurs utilisent un petit tube métallique rempli de substances explosives et inflammables. Glissé dans l'un des casiers où les ouvriers rangent leurs vêtements de travail, l'infernal instrument explose au bout d'un certain temps et communique le feu à l'usine.

Une autre substance est employée, qui brûle au contact de l'eau. On en place une certaine quantité dans l'usine, puis on provoque un léger incendie à proximité. Les pompiers alertés viendront arroser l'emplacement et provoqueront sans le vouloir le véritable incendie. Cette méthode a été souvent employée pour détruire les chargements des bateaux.

Le sabotage touche également aux instruments employés contre le feu. Des extincteurs peuvent être vidés ou bien remplis de liquides inflammables. Les sources d'eau peuvent être mises hors d'usage. Les pompes, les stations de pompiers constituent de bons objectifs pour les saboteurs. Une ruse souvent employée consiste à donner aux pompiers une fausse alerte, qui les enverra dans une zone éloignée du véritable lieu du sinistre.

Les machines infernales

Les saboteurs sont passés maîtres dans l'art de camoufler leurs bombes. Certaines sont contenues dans des garde-manger qui explosent dès qu'on les ouvre. D'autres ont la forme d'un chou et passent inaperçus dans un panier de légumes. D'autres encore ne se différencient en rien d'un vulgaire morceau de charbon.



Depuis quelques mois, espions et saboteurs sont impitoyablement pourchassés par les autorités américaines. Des rafles ont régulièrement lieu dans les bas quartiers des grandes villes et les suspects sont arrêtés.

Récemment, une personnalité américaine s'embarquait dans un port étranger pour rentrer aux Etats-Unis. Installée dans sa cabine, elle eut la salutaire curiosité de contrôler ses bagages et découvrit une valise qui ne lui appartenait pas, bien qu'elle fût marquée à son nom. Lorsqu'elle fut ouverte, on y découvrit une bombe à retardement qui devait éclater une fois que le bateau se serait trouvé en mer.

Mais tout cela est élémentaire en comparaison d'un instrument dont on s'est servi pour détruire les avions. C'est un objet ressemblant en tous points à une bougie d'allumage et qu'on peut placer facilement dans un moteur d'aéroplane. Lorsque l'appareil décolle et arrive à une hauteur appréciable, la « bougie » développe une chaleur telle que la benzine prend feu et provoque la destruction de l'avion.

Le sabotage industriel

Le champ industriel a ouvert de nouveaux horizons à l'ingéniosité des saboteurs, grâce à l'introduction de nouveaux corrosifs dans les machines, ou de produits chimiques dans les objets manufacturés.

Une méthode consiste à introduire des matières destructives dans les solutions colorantes, causant ainsi une destruction rapide des étoffes. Si l'on considère qu'outre les uniformes et les couvertures, on se sert de tissus pour la fabrication des parachutes, des accessoires d'aviation et des bandes pour mitrailleuses, on se rendra compte des ravages que peut provoquer ce genre de sabotage.

Récemment, le Bureau Fédéral américain mit la main sur un document significatif, contenant des instructions aux saboteurs. Les ordres concernant la désorganisation des voies ferrées commençaient par la phrase suivante :

« En vue de créer une confusion totale des chemins de fer dans les régions occupées par les forces armées du pays, nous vous donnons les instructions suivantes. »

Venait ensuite la description des différents moyens de mettre les wagons et les locomotives hors d'usage, de bloquer et de détruire des sections de voies ferrées, et même de détériorer les câbles souterrains à haute tension.

En septembre 1939, un journal militaire allemand discutait la possibilité d'inoculer à des populations entières des maladies infectieuses. Ces fléaux pouvaient être propagés, disait le journal, en arrosant des régions de germes frigorifiés qu'on laisserait tomber des avions.

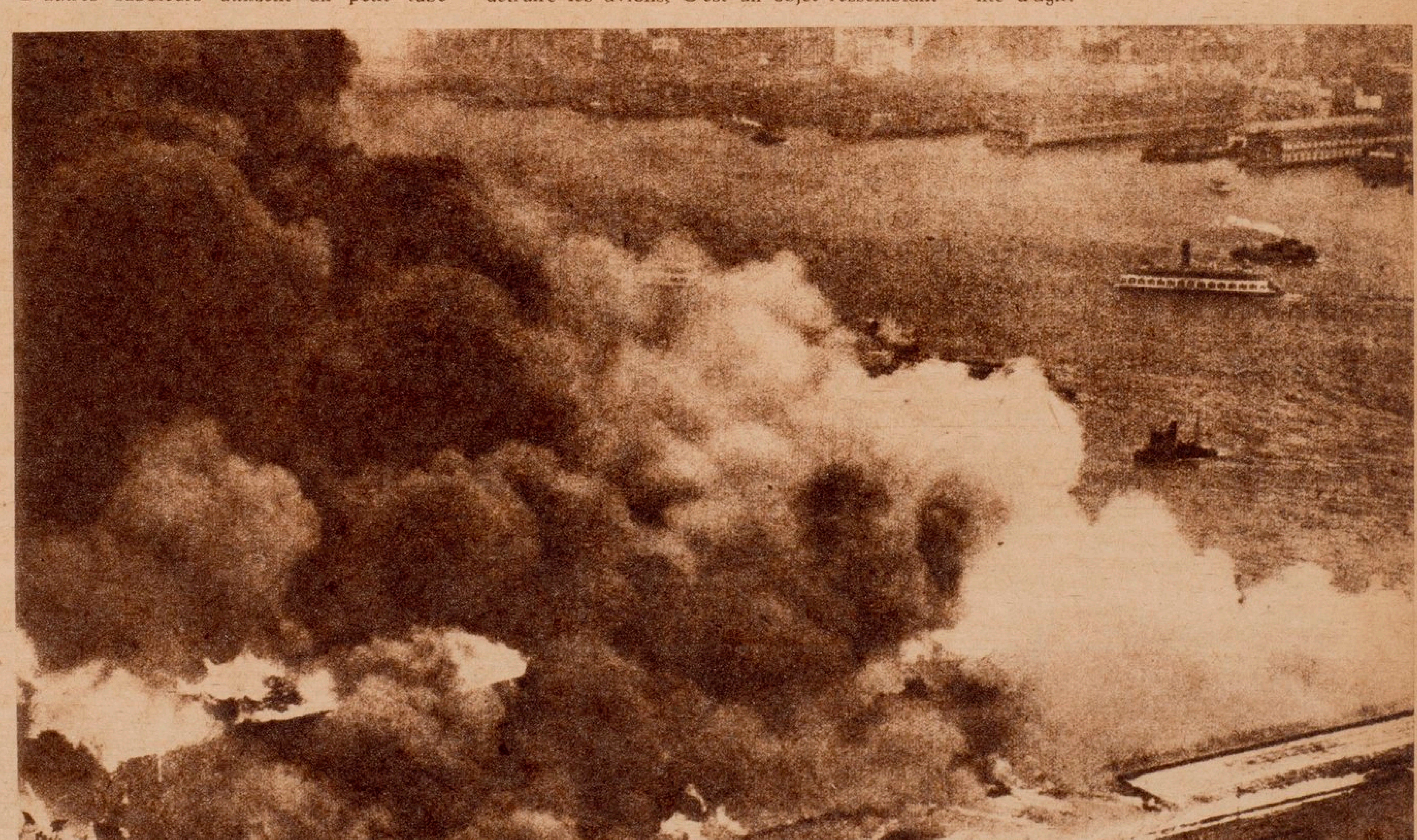
Un autre système consiste à contaminer les aliments. Un cas pareil s'est déjà vérifié. Il y a quelque temps, à bord d'un bateau, tous les passagers furent en proie à un étrange malaise. On découvrit qu'une substance chimique nocive avait été ajoutée au sucre qui faisait partie des provisions de bord.

La désorganisation criminelle

L'activité des espions et des saboteurs ne se limite pas à la destruction d'installations et de machines. Dans les usines américaines, certains phénomènes mystérieux se produisent, causant un arrêt et un retard parfois considérables dans la production. Ainsi, dans une fabrique d'avions de l'Ouest, on constata un jour que plus de deux cents rangées de pièces de rechange n'avaient plus leur étiquette. Il en résulta une confusion terrible dans les magasins de l'usine. Le coupable fut découvert et arrêté. Il allégua qu'il avait voulu se venger du magasinier qui l'avait maltraité à plus d'une reprise. Mais une enquête approfondie démontra que le saboteur était nazi.

Des incidents semblables se répètent par centaines. Toutes les défenses des Etats-Unis sont alertées, et la population est appelée à collaborer avec l'organisation fédérale de J. E. Hoover.

Des « accidents » et des « désastres » peuvent encore se produire, mais une vigilance constante et une action rapide mettent, la plupart du temps, les saboteurs dans l'impossibilité d'agir.

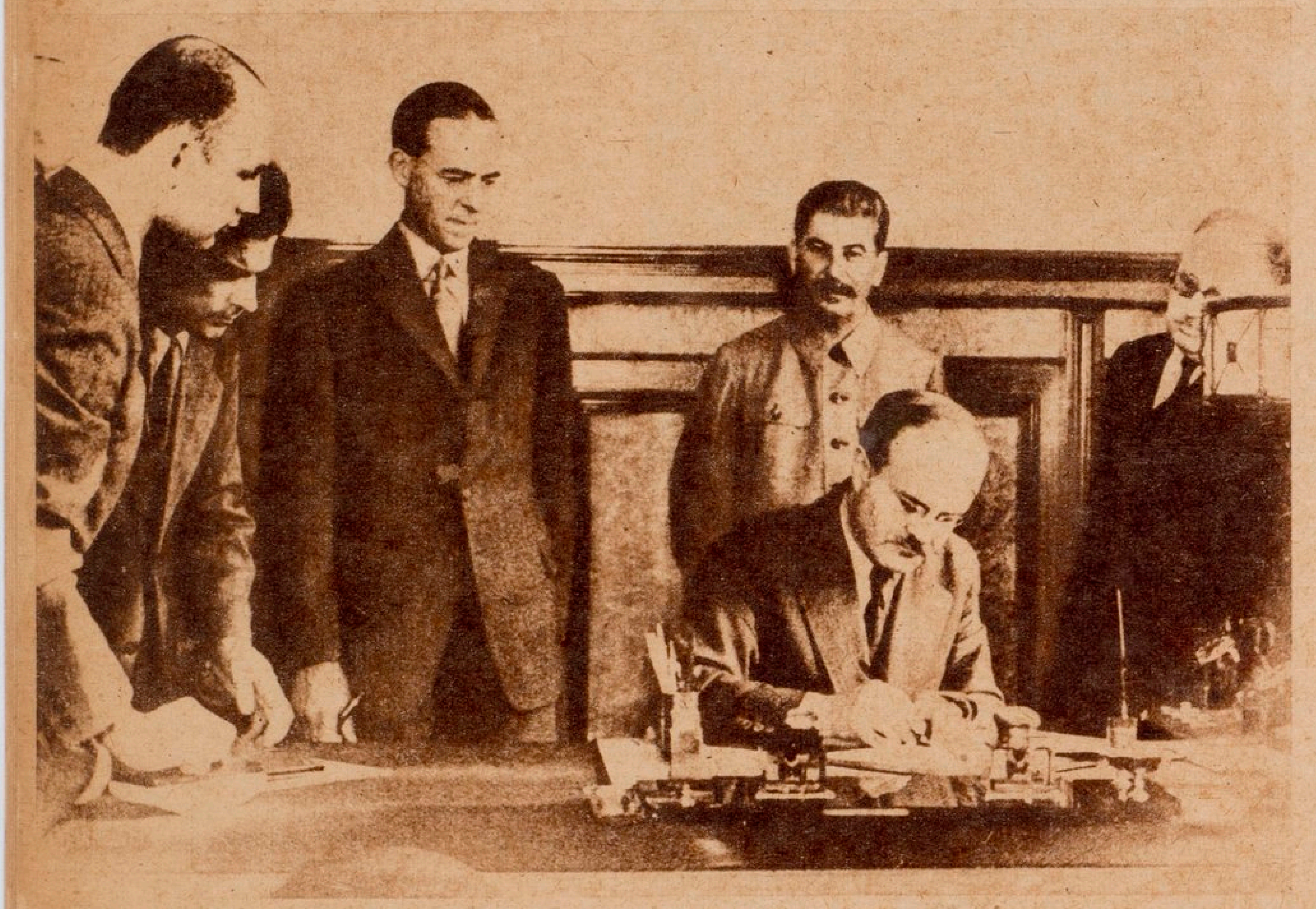


Une image saisissante, prise de jour, d'un incendie allumé par des saboteurs dans le port de New-York. Le feu prit mystérieusement, un samedi matin, dans un entrepôt de céréales. Fait à noter : la veille, les autorités fédérales avaient avisé les intéressés que des tentatives de sabotage contre des organismes de défense nationale seraient punies, car la police n'hésiterait pas à se servir des indices qu'elle possédait.

Images-Actualités



M. Molotov, commissaire du peuple aux Affaires Etrangères soviétiques, signe à son tour le pacte d'assistance. Par cet accord, les deux nations s'engagent également à ne pas signer de pacte séparé sans le consentement de l'autre partie.



Sir Stafford Cripps, ambassadeur de Grande-Bretagne à Moscou, signe au Kremlin le pacte d'assistance anglo-soviétique. L'assistance anglaise à la Russie s'est traduite jusqu'ici par des envois de matériel et de nombreuses escadrilles de la R.A.F. A plusieurs reprises, lord Beaverbrook a laissé entendre que la Russie pouvait compter sur une aide industrielle totale anglaise.



L'un des derniers épisodes de la campagne d'Afrique Orientale a été la reddition de la garnison italienne de Wolchefit, en Ethiopie. Voici une photo de cet événement historique. Précédés par le fanion du colonel Gounella, les défenseurs de la ville défilent devant le brigadier W.A.L. James, commandant de la colonne britannique qui a forcé la cité à capituler.



L'armée anglaise possède, depuis quelque temps, un nouveau type de tank lourd d'infanterie auquel a été donné le nom symbolique de « Churchill ». Le Premier britannique a tenu récemment, au cours d'une manœuvre, à essayer son homonyme. On le voit ici, le buste émergeant de la tourelle de commandement. Pour la circonstance, M. Churchill a abandonné sa coiffure habituelle pour le béret traditionnel.



Il y a mille façons de montrer qu'on est mécontent d'une chose ou d'une situation. Personne, cependant, n'avait songé jusqu'ici à utiliser le moyen de protestation auquel a eu récemment recours cet habitant d'Amsterdam pour exprimer son mécontentement des restrictions vestimentaires qui, depuis l'occupation allemande, pleuvent sur les Hollandais. Vêtu seulement de ses chaussettes et d'un chapeau, notre homme apparut par une matinée de juillet sur l'une des principales places d'Amsterdam et descendit tranquillement la rue Leidsche où se trouve justement le quartier général de la police. Arrêté, il déclara que les restrictions vestimentaires en vigueur l'empêchaient de s'habiller autrement. Il fut jeté dans un camp de concentration pour atteinte à l'ordre nouveau.

AU PERIL DE LEUR VIE

CEUX QUI FUIENT L'ENFER NAZI

« On étouffe dans l'enfer nazi. » C'est ainsi que s'exprimait, en prenant pied à Beyrouth, un des nombreux marins qui, à bord d'un navire destiné à rapatrier les Vichystes, était parvenu à gagner le Proche-Orient et la liberté.

De Paris, il était arrivé, en empruntant des sentiers peu connus, à passer en France non occupée. De là, il avait gagné Marseille et avait montré patte blanche. C'est-à-dire qu'il avait excipé de sa loyauté envers le gouvernement, ce qui lui permit de se faire embaucher comme marin. Aujourd'hui, il a repris du service, quelque part en Méditerranée, cette fois sous le pavillon de la France Libre.

« A Paris, racontait-il, les Allemands n'ont envoyé que des soldats parlant français, instruits et bien élevés. Ils avaient pour mission d'amener les populations françaises « à changer d'opinion sur les Boches ». Mais les Allemands manquent de tact. En dehors de leurs troupes, ils ont fait venir la Gestapo. Du coup, l'air devint irrespirable. On se sentait menacé, épié. On constatait que les murs avaient des oreilles. Les patriotes se révoltaient en voyant les nazis parader au pas de l'oie, place de la Concorde. Ils les auraient tous tués. Souvent l'envie m'en prit. Mais ma femme me dit : « Pars, il vaut mieux, car autrement ils exécuteraient des otages. » Et c'est avec son plein consentement, avec son aide, que je suis parvenu à fuir Paris, devenue la capitale de l'armée allemande. Et maintenant je vais reprendre le combat. »

Le petit marin français n'est pas seul. Plus de deux cents de ses camarades ont fait comme lui.

Ce n'est pas seulement parce qu'ils voulaient se battre que ces marins sont venus. Tous ont dit qu'ils ne pouvaient plus respirer l'air de France, d'une France vouée à la « grande pénitence ».

Une usine de faux passeports

Mais tous ceux qui préfèrent mettre la mer ou de nombreux kilomètres de terre entre eux et les nazis n'ont pas la faculté de venir à Beyrouth à bord d'un navire de commerce qui traverse sans encombre la Méditerranée. Nombreux sont ceux qui doivent faire preuve d'énergie, de ruse, de courage et aussi de doigté.

Lorsque les Allemands venaient en Syrie sous le déguisement — qui ne trompait personne — de touristes, un certain nombre d'entre eux voyageaient avec des passeports bulgares ou roumains. Des patriotes tchèques munis de faux papiers parvinrent à se glisser parmi eux. Et aujourd'hui, ils font partie des forces tchécoslovaques dans le Moyen-Orient.

Ce fut, disait récemment l'un d'entre eux, l'aventure la plus facile à laquelle il ait jamais participé. Comme les touristes nazis avaient, eux aussi, de faux papiers, la police de Vichy n'y vit que du feu et les Tchèques, qui tous parlaient l'allemand, passèrent tranquillement la frontière.

Mais il fut plus difficile de faire la preuve, une fois dans le Moyen-Orient, que les fugitifs étaient des patriotes tchèques et non des espions nazis. Il fallut une accumulation de documents, de déclarations qui furent contrôlées des semaines durant. Car les armées alliées sont sur leurs gardes.

La grande aventure des Polonais

Lorsque Hitler envahit la Pologne, l'armée polonaise se battit très courageusement. Mais bien que battus sur le champ de bataille, les Polonais se refusaient à se déclarer vaincus.

Nombreux furent ceux qui parvinrent, après mille péripéties, à passer en Syrie, par le Proche-Orient. Aujourd'hui, ces vaillants soldats font partie de l'héroïque garnison de Tobrouk. Et depuis les plaines de Pologne, ils rencontrent les Allemands pour la première fois.

Quelques-uns de leurs camarades ne furent pas aussi heureux. Pour atteindre la Syrie, ils durent s'exposer aux pires dangers en traversant, en pleine guerre, les lignes allemandes. Voici comment : Après la prise de Varsovie, ces soldats se transformèrent en « guerilleros ». Ils parvinrent ainsi à capturer un certain nombre de soldats nazis auxquels ils prirent leurs uniformes et leurs armes. Comme la plupart d'entre eux parlaient l'allemand, ils passèrent à travers les lignes allemandes comme soldats se rendant, en service commandé, d'une partie du front à une autre. Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent en territoire polonais occupé par les Russes où la surveillance était beaucoup moins intense. Là, grâce à certaines complicités, ils passèrent d'abord en Russie propre et ensuite en Sibérie d'où ils gagnèrent la Chine et l'Indochine. Par la suite, un navire français les amena dans le Moyen-Orient.

A plus d'une reprise, ils ne durent la vie qu'à des circonstances miraculeuses. Un jour, en Pologne, ils se trouvèrent nez à nez avec une sentinelle qui leur demanda le mot de passe. D'un coup de poignard — pour éviter le bruit du coup de feu — l'Allemand fut étendu à terre, avant qu'il n'ait eu le temps de donner l'alarme. Et les Polonais passèrent.

Le marin qui n'aime pas les Japonais

La défaite de la France ne fut pas seulement un revers militaire. Elle donna lieu à une crise morale qui subsiste encore. Des millions de Français se trouvaient pris entre des courants divers. Tel fut le cas de ces deux marins stationnés quelque part en Indochine. Ils n'avaient pas vécu à proprement dire la guerre, mais ils avaient ressenti l'invasion. Ils espéraient en une victoire anglaise qui aurait rétabli la France dans ses droits et sa grandeur. Et pourtant, ils ne voyaient pas là une raison suffisante pour abandonner leurs postes. D'ailleurs, comment l'auraient-ils fait ?

Mais comme tous les Européens vivant en Extrême-Asie, les marins français avaient pour les Japonais, ces nazis d'Extrême-Orient, une haine profonde. Lorsque Vichy capitula devant les demandes japonaises, ils décidèrent de partir. Traversant des forêts épaisses, couchant en compagnie de Chinois dans des jonques, ils arrivèrent néanmoins à gagner la Chine d'où, après mille péripéties, ils partirent pour l'Amérique. Aujourd'hui, ils sont dans le Proche-Orient afin de prendre part au combat.

« Maintenant, comme ils disent, c'est à la revanche que nous allons participer. »

Quand la Gestapo est "roulée"

Parmi les aventures des hommes qui, au péril de leur vie, ont traversé terre et mer pour s'engager dans les forces qui luttent pour la démocratie, l'histoire de ce jeune Yougoslave qui, à deux reprises, a dépisté la Gestapo mérite d'être racontée.

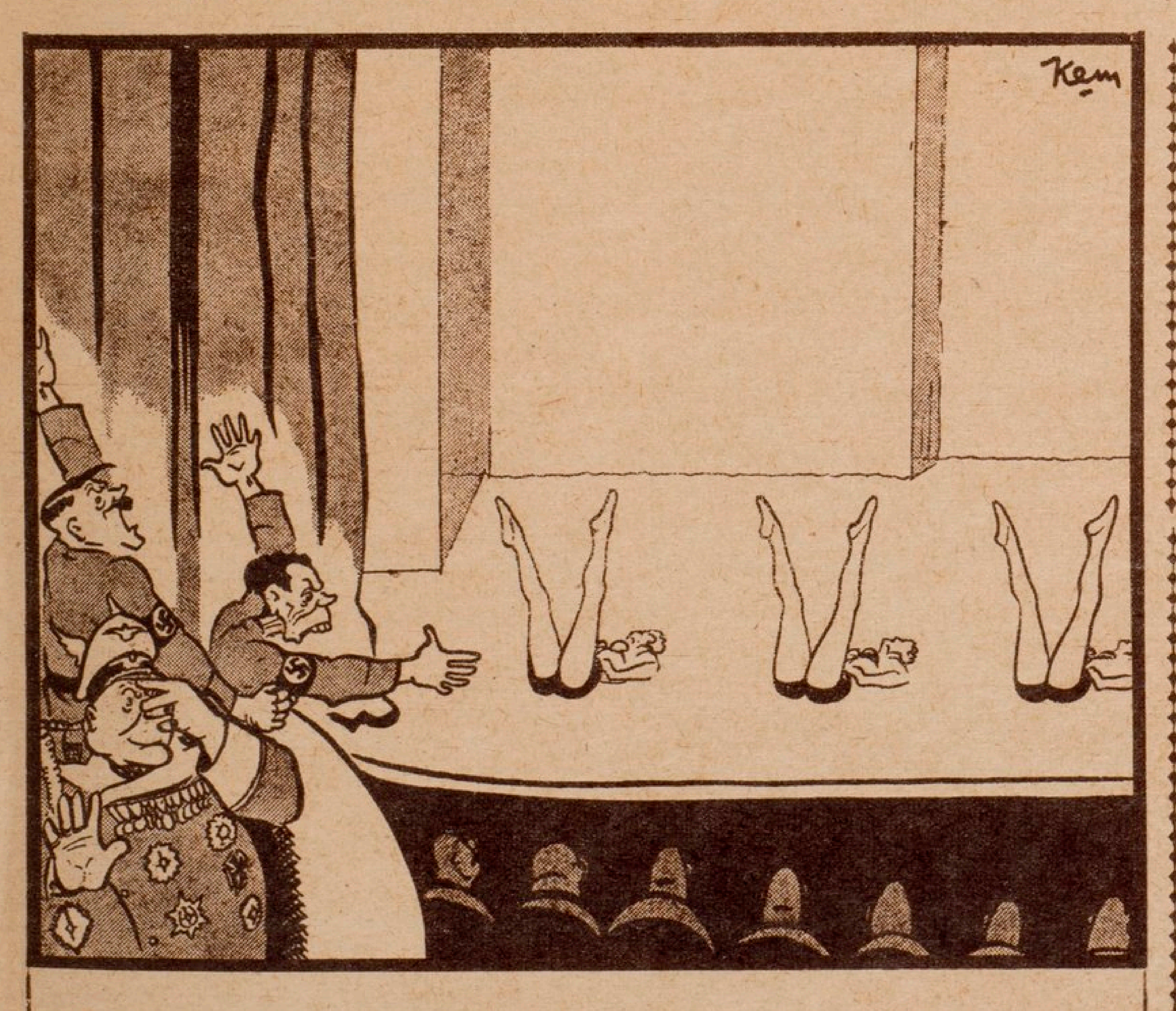
En Bulgarie, où il s'était rendu grâce à un faux passeport, le jeune patriote avait été reconnu et emprisonné. Il parlait plusieurs langues et paraissait fort intelligent. L'officier qui l'interrogea pensa qu'un homme de cette trempe pourrait lui être utile. Il lui proposa de le relâcher s'il consentait à devenir un agent à la solde du Reich. Il s'agissait de recueillir des renseignements, non d'ordre militaire, mais économiques. On le fit passer en Turquie où il devait opérer.

Cette fois, on le nantit de papiers, faux, il est vrai, mais qui avaient toute l'apparence de l'authenticité. Comme on n'avait nulle confiance en lui, on le fit surveiller par un des nombreux agents de la Gestapo que Hitler a lancés dans tous les pays d'Europe, même chez les neutres, sous le couvert de l'immunité diplomatique.

Un soir, le jeune Yougoslave disparut. Déguisé en paysan turc, il avait gagné l'Anatolie et, à force de volonté et d'astuce, il était parvenu à atteindre la Palestine.

Il n'est pas le seul.

De tous les pays occupés, on fuit l'enfer nazi. D'aucuns meurent en route, d'autres arrivent au but, plus décidés que jamais, après leurs terribles expériences, à reprendre la lutte.



— Encore le « V »... Arrêtez la représentation de suite !
(D'après « Cartoon Comment »)

NAPOLEON avant HITLER...

(Suite de la page 9)

pondre brillamment. Les Russes ne font aucun mouvement, et il ordonne de prendre la ville d'assaut. Dès la première journée, il inflige de violentes pertes aux armées adverses, qui lèvent le camp durant la nuit et évacuent silencieusement, en mettant le feu après eux. Ainsi, la tactique napoléonienne, l'attaque en flèche pour opérer une trouée et encercler les éléments isolés, n'avait pu se produire. Craignant une lutte inégale, les Russes laissent derrière eux la dévastation et les flammes.

Napoléon, qui ne connaît pas les difficultés de l'armée russe, est découragé par le mauvais temps qui s'acharne après lui depuis quelques jours, et décide que si le temps ne change pas, il s'arrêtera. Mais le 4 septembre au matin, le soleil se lève radieux et Napoléon s'écrie : « Le sort en est jeté... Partons, allons à la rencontre des Russes ! »

Borodino

Le 5 septembre, l'on se dirige vers Borodino, petit village où la rivière Kolotza se jette à environ quatre kilomètres dans la Moscova. Les Russes sont décidés, sous le commandement de leur nouveau chef Kutusof, à se battre. Napoléon prépare le champ de bataille ; il ordonne que la redoute de Schwardino soit enlevée le 5 septembre au soir.

Le 6 septembre, Napoléon prend connaissance des lieux et prépare une attaque frontale sur les Russes. Appuyés sur leur droite par la ville de Borodino et la route de Moscou, sur leur gauche les Russes étaient défendus par la Grande Redoute, mais à leur extrême gauche, derrière un rideau de bois, la vieille route de Moscou aurait permis au maréchal Davout de faire une descente foudroyante sur les adversaires. Napoléon renonce à ce mouvement, de peur que l'ennemi se défile et fuie la bataille. Il préfère entrer franchement en lice, perdre les avantages de ses méthodes militaires et remporter sa victoire par la violence du choc. **De même les Allemands à Smolensk durent abandonner les engins motorisés pour livrer un combat d'infanterie, meurtrier et lent.**

Il l'emporte après une bataille sanglante, la plus violente de la carrière de Napoléon ; les Russes reculent ; la Grande Redoute avait été prise et perdue plusieurs fois dans la journée. Napoléon n'avait eu pourtant que 127.000 combattants à opposer aux 140.000 Russes.

Les flancs russes, attaqués avec acharnement, n'avaient pas cédé, car les renforts français, mandés par les généraux, ne furent pas envoyés à temps pour obtenir une percée dans les lignes de l'adversaire. Mais l'ennemi reculait sur toute la ligne, et une attaque aurait semé le désordre dans ses rangs. Le prince Bagration avait été tué sur le champ de bataille, ses pertes avaient été effrayantes ; Napoléon, qui était gêné par un gros rhume que tous les historiens se sont plu à décrire, n'avait pu envoyer ses ordres assez rapidement. On vint lui dire qu'un dernier choc oblique pouvait jeter les Russes pêle-mêle sur la Moscova. Il refuse de perdre sa garde dans la bataille pour remporter le succès. « Je ne ferai pas démolir ma garde, dit-il à ses officiers. A huit cents lieues de France, on ne risque pas sa dernière réserve. » Il se contente de canonner les Russes sans pitié. « Puisqu'ils en veulent, dit-il, donnez-leur-en. » Cent mille hommes restaient étendus sur le champ de bataille.

Moscou, le 14 septembre

Le 14 septembre, l'armée française arrive devant Moscou que les Russes avaient évacué, incapables de livrer bataille. Le gouverneur de la ville, le comte Rostopchin, furieux, décide d'incendier la ville sans en faire part au commandement russe. Les 120.000 soldats de l'armée de Napoléon sont enthousiasmés à la vue du terme de leurs pérégrinations. Les uns baisent la terre, d'autres crient « Moscou, Moscou », stupéfaits. Les Français effectuent leur entrée dans la ville morte, émerveillés par la splendeur de la grande cité. Mais bientôt des incendies éclatent de toutes parts. Napoléon doit quitter le palais du Kremlin menacé par le feu. La ville de bois flambe pendant quatre jours comme une torche, tandis que l'armée tout entière se replie sur les routes par lesquelles elle est entrée. Le feu détruisit les quatre cinquièmes de la capitale, et une foule avide fouille dans les décombres pour piller les restes. Rentrés le 19, les Français trouvent des vivres en abondance, qui pourront leur suffire tout l'hiver. Comptant sur l'effet de la victoire de Borodino, Napoléon fait des ouvertures de paix que l'on rejette d'emblée. A Moscou, l'on apprend que les voies de communications sont menacées par le commandant en chef russe Kutusof, retiré près de Kalouga. Napoléon hésite à le suivre, car il n'aime pas quitter Moscou. La retraite serait d'un effet moral désastreux. Il préférerait marcher sur Saint-Pétersbourg comme il en avait encore les moyens. Mais il perd un mois à hésiter et refaire son armée.

(Lire la suite en page 14)

NAPOLEON avant HITLER...

Quant à l'armée russe, dans un état de découragement profond, la vue de l'incendie lui rend une nouvelle vigueur, et les hommes jurent de venger la perte de la ville.

Napoléon projette de descendre sur Kalouga à 100 kilomètres au sud de Moscou, d'hiverner dans ce pays au climat plus doux, chassant ainsi Kutusof, maintenant sa communication avec Smolensk par Yelnia et Moscou, où il laisse dix mille hommes. Puis, en chemin, il songe à surprendre les Russes sans combat, en changeant de route, en occupant Kalouga, avant l'ennemi qui se trouve à quelques kilomètres au delà. En le rejetant entre Kalouga et Moscou, il devenait impossible de maintenir une garnison française à Moscou...

La Bérézina

Napoléon évacue Moscou, bat les Russes dans une sanglante bataille, mais ne profite pas de sa victoire, et retourne après mille hésitations sur Smolensk. Ce retour fut une retraite affreuse. Aidé des Cosaques et de sa cavalerie, Kutusof suit l'ennemi qu'il poursuit et tourmente. L'armée de Napoléon, pressée, perd ses bagages, ses armes, et se transforme en une bande de traînards. L'hiver rigoureux arrive plus tôt que de coutume, et la température baisse à 18° et quelquefois 37° sous zéro. Napoléon apprend que l'on a essayé de le renverser en annonçant sa mort à Paris. La retraite continue durant de longs jours, coupée de nombreux combats où les Français font des prodiges pour ne pas se laisser encercler et détruire par l'ennemi. L'on arrive enfin à la Bérézina, triste fin de la campagne. Le général Eblé est chargé de construire un pont et durant deux jours, dans la Bérézina qui charrie des glaçons, par un froid terrible, les hommes du général construisent deux ponts, plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules. La plupart en moururent. L'armée était réduite à 25.000 hommes armés. Les 50.000 traînards qui suivaient pillaient sur la route, mais étaient incapables de faire le moindre effort. L'on arrive à tromper de vitesse les Russes sur la rive droite du fleuve. Mais sur la rive gauche, au débouché du pont, une bataille inégale est livrée où les derniers éléments de l'armée française montrent leur valeur. A 23.000 contre 60.000 ils parviennent à résister. Le 5 décembre, arrivé près de Vilna, Napoléon laisse son armée en secret et retourne à Paris.

Ainsi finit la tragique campagne de 1812. Conçue sur un plan gigantesque, elle devait assurer la suprématie définitive du génie napoléonien. Mais les fatigues de la marche, la faim et le froid eurent raison de sa stratégie. Miracle surprenant : son armée, éprouvée par mille accidents, est parvenue jusqu'à la fin de sa carrière à infliger des défaites aux Russes. Aucune ne fut décisive. La ténacité des soldats et des généraux russes en défendant leur sol n'eut d'égale que leur imagination destructrice. Livrer bataille, mais céder le terrain pour reprendre la lutte, telle fut leur inébranlable résolution.

A. H.

NOS CONTES

LE CHATEAU DE LA MER



En l'an 1250, les Croisés évacuèrent la ville de Damiette et payèrent la rançon imposée par les Egyptiens, pour racheter la liberté du roi Louis IX de France, fait prisonnier dans la fameuse bataille d'Al-Mansourah.

Disant adieu à la conquête éphémère qui leur échappait, les Francs s'éloignèrent du rivage égyptien, sur leurs innombrables nefs.

Louis IX, roi de France et chef de la Septième Croisade, se dirigea, avec les débris de son armée, vers la Terre Sainte et le Liban, sans perdre l'espoir de reprendre plus tard la guerre contre les musulmans.

Les citadelles et les châteaux forts des Croisés étaient nombreux dans ces pays. Au Liban, notamment, ils dominaient les plaines de l'intérieur et le littoral, pareils à des nids gigantesques, accrochés aux flancs des monts ou surmontant les cimes, et d'où les aigles, gardiens de ces lieux âpres et escarpés, s'apprêtaient à fondre sur l'ennemi.

Le saint roi parcourut le pays en tous sens. Il établit dans les forteresses franques des garnisons suffisamment fortes pour résister à tout assaut ou pour entreprendre des sorties fructueuses. Quant à lui, il décida de s'installer avec sa famille, sa suite et les plus vaillants de ses chevaliers, au « Château de la Mer », à Saïda.

Cette ville, qui n'est autre que l'antique Sidon des Phéniciens et que les Croisés appelaient « Sayette » ou « Sajette », fut l'une des places fortes les plus disputées au cours de cette époque héroïque.

Les Francs y avaient construit deux citadelles : l'une, sur une île défendant l'entrée du port et qu'on appela « le Château de la Mer » ; l'autre, défendant la ville même et qu'on appela « le Château du Rivage ».

Louis IX était accompagné de la reine, Marguerite de Provence, de la comtesse d'Artois, veuve du héros d'Al-Mansourah, frère du roi, tué en pleine bataille, et de ses deux autres frères : Alphonse et Charles, ainsi que de leurs femmes.

Le roi présidait lui-même au renforcement des ouvrages de défense. En peu de temps, la ville redevint l'une des plus importantes places fortes de la Terre Sainte. Derrière les remparts remis en état, Louis IX et ses chevaliers se préparèrent à de nouvelles attaques contre les musulmans.

Mais les vastes projets des Croisés ne furent jamais mis à exécution. Quatre années s'écoulèrent au cours desquelles il n'y eut que des combats secondaires et des rencontres sans importance.

Subitement, Louis IX décida de rentrer en France, et le 25 avril 1254 il s'embarqua avec les siens, sur les mêmes nefs qui avaient entrepris le voyage de Damiette à Saïda.

* * *

L'ordre du départ fut signifié à la suite immédiate du roi. Louis IX chargea un groupe de chevaliers, désireux de demeurer en Orient, de défendre la ville contre une probable agression musulmane. Il leur conseilla de maintenir des rapports amicaux avec les diverses garnisons franques éparpillées sur le littoral palestinien, dans les massifs du Liban, les montagnes des Ismaïliens et les plaines d'outre-Jourdain. La reine fut priée de se tenir prête avec ses serviteurs et les femmes de sa suite.

L'une de celles-ci, Sylvie de Beaumont, avait accompagné Marguerite de Provence en Egypte et au Liban. Elle avait partagé ses joies et ses peines, les espoirs soulevés par les succès passagers de la Septième Croisade et les déceptions douloureuses issues de l'écroulement des beaux rêves. Sylvie de Beaumont fut la servante attentionnée, l'amie sincère, la compagne aimante et dévouée.

La reine lui fit part de la décision du roi :

— Nous rentrerons bientôt dans notre pays, Sylvie. Tu vas enfin revoir tes compagnes, tes amies, tout ce que tu aimes...

Marguerite s'attendait à voir sa suivante accueillir la nouvelle avec une joie exubérante.

Elle se trompait.

Sylvie de Beaumont resta figée, retint sa respiration, puis haleta, fronça les sourcils et laissa couler de ses yeux des larmes qu'elle n'essaya même pas de retenir.

La reine prit entre ses mains la tête de sa suivante, et d'une voix douce lui dit :

— Sylvie... la nouvelle de notre départ semble te contrarier ; dis-moi : pourquoi ces larmes et pourquoi cette mine affligée ?

Sylvie tomba à genoux aux pieds de la reine. Ses larmes devinrent plus abondantes. Puis, relevant la tête et regardant sa maîtresse avec des yeux où se lisaient à la fois le respect, l'émotion, le désarroi et l'espoir, elle laissa tomber ces mots d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Madame... je ne veux pas rentrer en France... Je veux demeurer dans cette contrée... Je n'ai plus de parents... Mon père est mort, ma mère est morte... Je n'ai plus de famille, plus de foyer. Seule Votre sollicitude m'a sauvée de la misère et peut-être de la mort !

— Que crains-tu, ma fille, puisque tu vis parmi nous, entourée de mon affection et de celle du roi ?

— Madame... je...

— Sylvie, je crois avoir compris : tu aimes. Aucun autre sentiment que l'amour ne peut te pousser à me quitter, à te séparer ainsi de moi, au moment où nos vœux sont comblés, où je vais revoir notre France bien-aimée. Dis-moi la vérité, ma fille, ma sœur chérie. Ne me cache rien. Mon cœur a connu l'amour. Je suis une femme comme toi, Sylvie, et je comprends ce qu'un cœur de femme peut endurer lorsqu'il devient le jouet de l'amour.

Sylvie reprit contenance. Elle résolut de confier son secret à la reine qui l'avait comblée de ses bienfaits et lui avait redonné, dans son isolement, le goût de vivre. D'ailleurs, Marguerite ne l'encourageait-elle pas à lui ouvrir son cœur ? Assise devant l'étroite fenêtre de sa chambre, face à la mer houleuse, la bonne souveraine invita la suivante éplorée à prendre sa place tout près d'elle. Avec un geste maternel, elle caressa la longue chevelure de Sylvie et, déposant un baiser sur son front, elle finit par vaincre son hésitation.

Au bruit des vagues qui se brisaient avec tumulte contre les flancs du Château de la Mer, Sylvie de Beaumont parla à la reine de France de l'amour qui la consumait :

— Vous vous rappelez, ô Maîtresse, que je me joignis, il y a deux ans, à une caravane de pèlerins en partance pour les Lieux Saints, sous la protection d'un groupe de chevaliers francs. La caravane emportait des dons et des objets de piété envoyés par les moines de France. Attaqués en cours de route, nous vîmes nos preux tomber sous les coups des assaillants, en défendant les voyageurs. Les survivants, ainsi que les femmes et les pèlerins, se dispersèrent dans les montagnes et les vallées, cherchant à gagner les plus proches forteresses des Croisés. Quant à moi, je fus laissée pour morte au bord de la route. Je n'étais qu'évanouie. Lorsque je revins à moi, je m'aperçus que j'étais dans une tente, au milieu de plusieurs femmes arabes qui prenaient soin de moi.

— Oui, ma fille, je m'en souviens. Un jeune guerrier musulman prit pitié de toi. Il t'emporta sans connaissance sur son cheval, te confia aux gens de sa tribu et, lorsque tu te fus rétablie, te ramena à Saïda et ne te quitta que lorsque tu fus de nouveau en sécurité dans nos murailles.

— Ce jeune guerrier, ô ma bonne reine, se trouve aujourd'hui dans la ville.

— Comment ?

— Oui. Il avait pris part, l'année dernière, à l'attaque entreprise par les musulmans contre nous, pour nous déloger de cette place forte, pendant l'absence de notre saint roi. Ils réussirent, vous vous en souvenez, à ouvrir une brèche dans nos remparts et massacrèrent deux mille Croisés que nous n'avons pas cessé de pleurer.

— Que Dieu ait pitié de leurs âmes !

— Le jeune Arabe qui me sauva la vie, il y a deux ans, était parmi les guerriers qui pénétrèrent dans la ville. Le hasard — ou la Providence — voulut me fournir l'occasion de m'acquitter envers lui. En effet, comme je parcourai la ville à la recherche des blessés, je découvris mon sauveur, dans un ruelle obscure, à demi mort et le sang coulant abondamment de plusieurs blessures qu'il avait reçues au cours de ce combat furieux. Je tressaillis et j'entendis une voix qui n'était autre, sans doute, que celle de ma conscience et qui me disait : « Sauve cet homme qui t'a sauvée ! » Aucune hésitation ne m'était permise : j'emportai le blessé et le cachai dans une maison d'amis, où il demeure jusqu'à ce jour.

— Est-il complètement guéri de ses blessures ?

— Oui. Mais sa vie est toujours en danger. La mort le guette à chaque instant.

— Il t'aime

— Et je l'aime !

— Son nom ?

— Rameh.

— Le nom de son père ?

— L'émir Taleb. Il est le chef d'une tribu nombreuse, des Arabes de Balka.

— Alors, mon enfant, si tu désires demeurer dans ce pays, c'est bien pour veiller sur la vie de ce jeune homme qui veut t'épouser ?

— Ce mariage n'aura pas lieu, Madame. Rameh est voué à une mort certaine. Il ne vivra pas longtemps. Et si je prends la résolution de demeurer auprès de lui, c'est pour lui rendre plus facile et plus douce la dernière étape de la vie.

— Je t'approuve, ma fille !

* * *

Les nefs s'éloignèrent du rivage, ramenant en France le roi Louis, sa famille et sa suite, comme elles s'étaient éloignées de Damiette, quatre ans auparavant, emportant les débris de la Septième Croisade vers le Liban.

Sylvie de Beaumont, la fille aux nobles sentiments, à l'âme généreuse, demeura à Saïda.

Un ordre du roi, écrit de sa main et que la jeune fille garda jalousement, interdisait à quiconque de s'opposer à ses déplacements, entre Saïda et les forteresses franques de Terre Sainte, et d'attenter à la vie ou à la liberté du guerrier musulman qu'elle avait sauvé de la mort.

Sylvie de Beaumont passa cinq années à Saïda, veillant au chevet du malade, l'entourant de l'affection d'une mère et de la dévotion d'une amante.

Mais en 1259, l'heure suprême sonna. Rameh mourut dans les bras de Sylvie. Son corps, transporté hors de la ville, fut remis aux siens.

Et dans les montagnes de Wadil-Taym, les Arabes de Balka célébrèrent les funérailles de l'enfant bien-aimé, qui revenait dans la terre ancestrale pour y dormir son dernier sommeil.

Quant à Sylvie de Beaumont, l'amoureuse au cœur meurtri, elle consentit, après la mort de celui qu'elle aima, à s'embarquer pour la France, en compagnie d'un groupe de pèlerins qui rentraient.

Et dans un couvent de Normandie, la jeune fille consacra désormais sa vie à prier pour son salut et celui de l'Arabe aux yeux noirs, au teint bronzé, au cœur aussi généreux que le sien, qui lui avait fait entrevoir les horizons d'un bonheur non atteint, et qui dormait sous les pins sveltes et les chênes centenaires d'un site libanais.

HABIB JAMATI



Bien que de couleur différente, les deux jumeaux font excellent ménage. Le noir passe sa petite main sur la tête du blanc. « D'où peut-il donc tenir cette couleur ? » semble-t-il se demander.

UN NEGRE BLANC... Le plus étrange enfant du monde



Le 5 décembre 1940, Mme Olivia Strong, de Hookerton, dans la Caroline du Nord, mettait au monde deux jumeaux. Mme Olivia Strong est négresse. Son mari aussi Or, quelle ne fut pas la surprise de ceux qui étaient présents à l'accouchement de constater que l'un des deux enfants qui venaient de naître était... du plus beau blanc qui se pût imaginer et l'autre d'un noir d'ébène.

L'événement, comme bien l'on pense, ne tarda pas à faire parler de lui. Sur cent mille enfants nègres qui viennent au monde, il y a un albinos. Et pour la première fois, l'albinos était accompagné d'une fillette noire. La presse américaine lui consacra de longs articles. Les milieux scientifiques se penchèrent, à l'envi, sur ce cas des plus curieux. Des dizaines d'explications furent mises en avant. En définitive, ce fut celle du professeur Franz Boas, de l'Université de Columbia, qui prévalut : le nègre blanc devait avoir un ancêtre albinos.

Olivia Strong et son mari ont, en tout cas, comme les parents des petites Dionne, connu la fortune grâce à leur descendance. Ils ont mis leurs autres enfants en pension et promènent leur rejeton-phénomène de ville en ville.

Mme Olivia Strong et ses deux derniers-nés. Elle serait embarrassée de dire auquel des jumeaux vont ses préférences. Gageons qu'elle nourrit un penchant spécial pour le blanc... ←



L'heure du repas. Mme Strong nourrit « Dusky », tandis que M. Strong donne sa pâtée à « Bully », l'albinos. Lorsque celui-ci vint au monde, son père s'écria : « Voilà un enfant dont on entendra parler ! »

L'EUROPE EN GUERRE

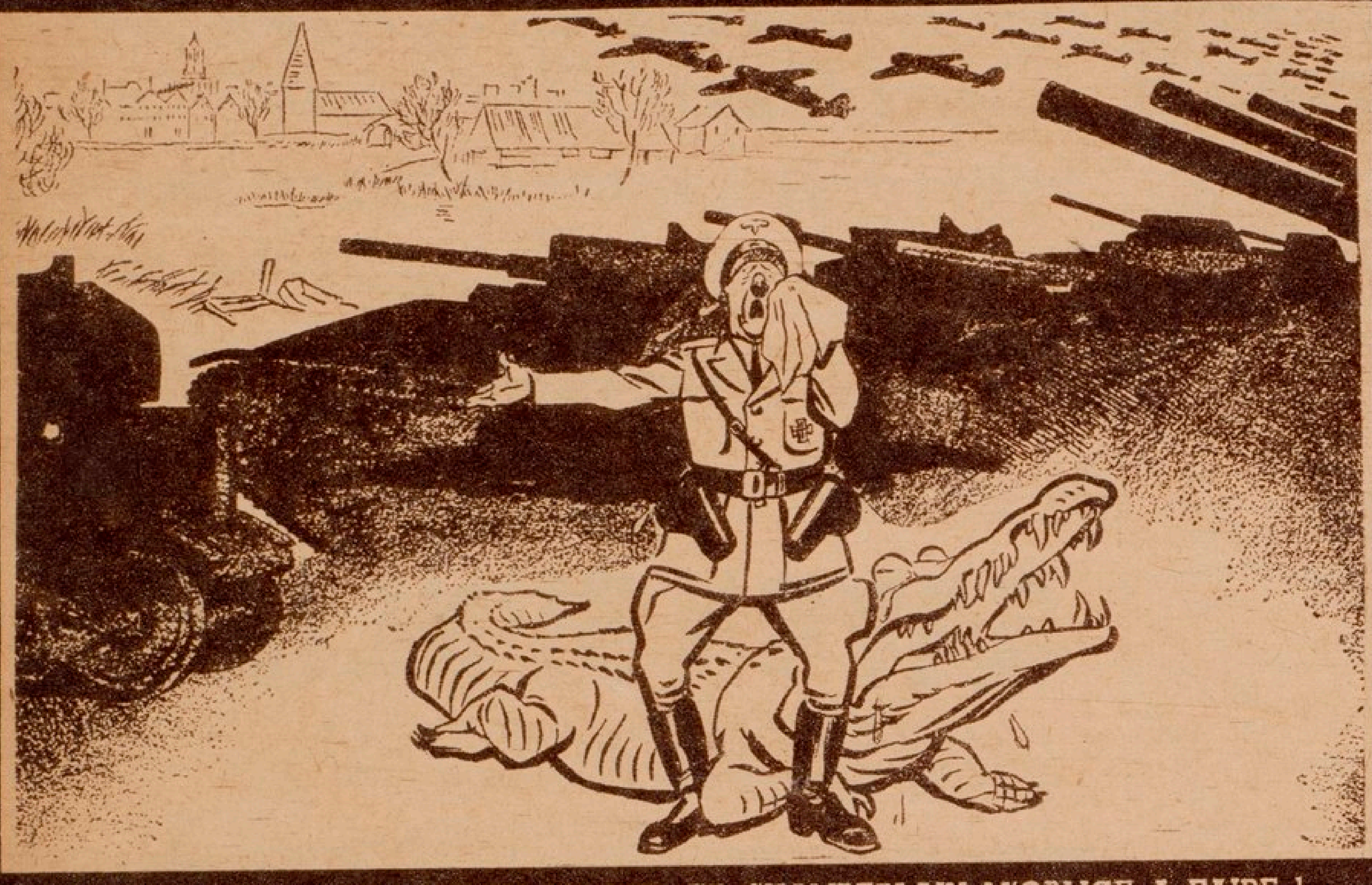
vue par LOW

On vient d'éditer à Londres un recueil de soixante caricatures faites par le dessinateur anglais David Low depuis le début de la guerre et publiées dans les journaux londoniens « Evening Standard » et « Picture Post » et dans l'hebdomadaire américain « Collier's ». David Low, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans « Images », passe à juste titre pour le meilleur et le plus puissant des caricaturistes de l'heure. Originaire de Nouvelle-Zélande, il se mit à dessiner dès son plus jeune âge. En 1919, après des débuts assez remarqués dans un journal humoristique de « Christchurch » : le « Sketcher », il se rendit en Angleterre où il collabora pendant huit ans à « The Star ». En 1927, Lord Beaverbrook le fit entrer à l' « Evening Standard », auquel il n'a pas cessé de donner des « cartoons » jusqu'ici. David Low est certainement l'un des Anglais qui ont fait le plus de tort au nazisme. Depuis l'avènement d'Hitler, il n'a cessé, en effet, de dénoncer le danger que l'homme qui dirige actuellement l'Allemagne représentait — et pour la paix de l'Europe et pour la civilisation. Les dessins de Low ont certainement beaucoup plus contribué à dresser l'opinion internationale contre le nazisme que la prise de position de tel homme politique célèbre. Voici huit, parmi les soixante caricatures du recueil publié à Londres. Les légendes qui les accompagnent s'inspirent de commentaires dus à la plume même de Low.



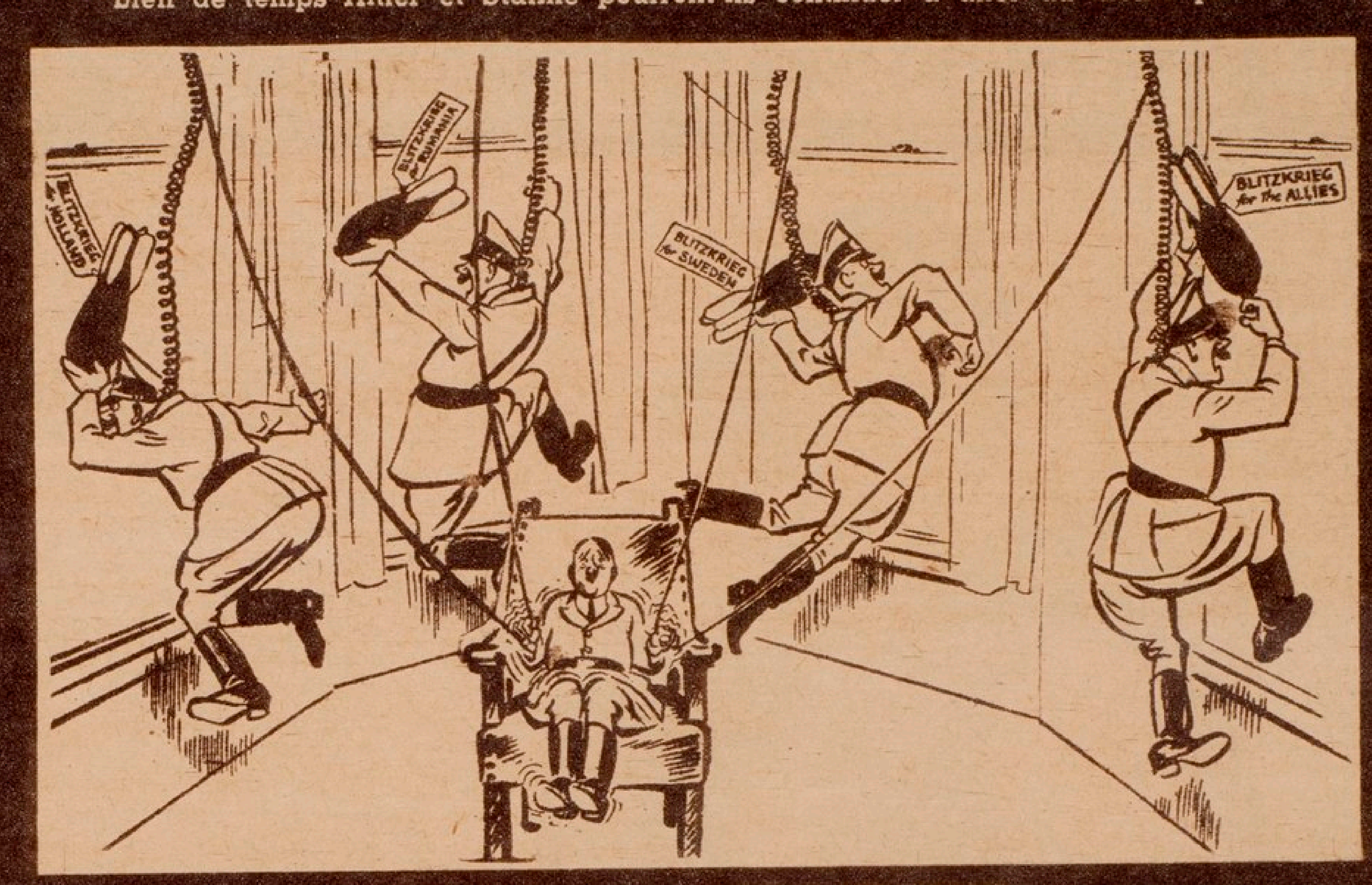
NOVEMBRE 1939 — DEUX BONS AMIS S'EN VONT EN PROMENADE

La Pologne vaincue et partagée, la question se pose de savoir lequel, d'Hitler ou de Staline, va se jeter sur l'autre. Le pacte germano-soviétique ne peut être éternel. Combien de temps Hitler et Staline pourront-ils continuer à aller du même pas ?



JANVIER 1940 — OH ! VOYEZ CE QUE CE CHAMBERLAIN M'OBLIGE A FAIRE !

Après la Finlande, la situation des neutres devient des plus difficiles. Les petits pays craignent de s'unir, de crainte d'être accusés de manquer aux lois de la neutralité. En dépit de cette prudence, Hitler masse des troupes aux frontières de Belgique et de Hollande, invoquant on ne sait quel complot ourdi par l'Angleterre.



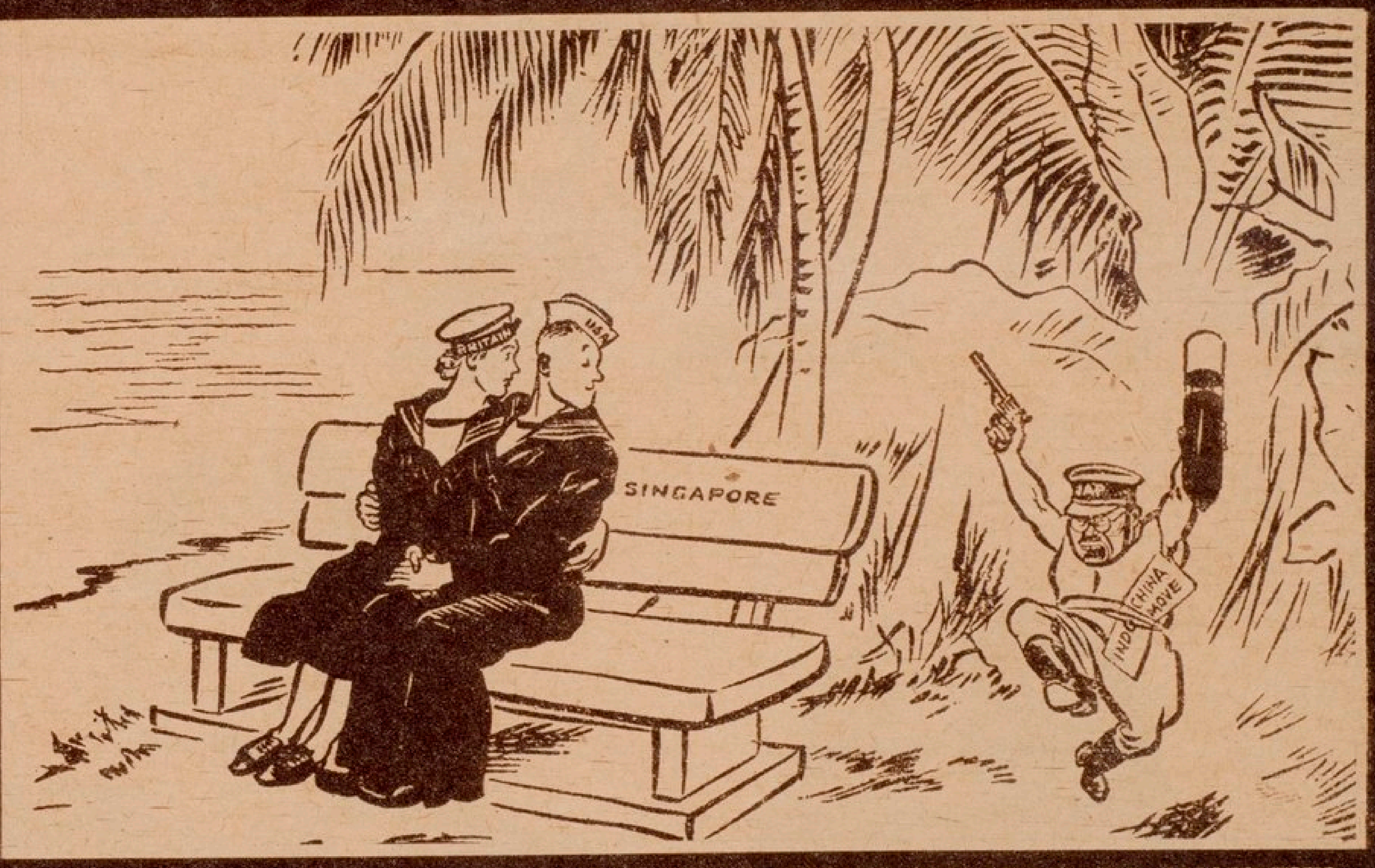
JANVIER 1940 — LA GUERRE DES NERFS

Chaque jour, dans la presse internationale et dans les chancelleries, il est question d'une nouvelle offensive allemande. Les menaces contre la Hollande succèdent aux menaces contre la Roumanie ou la Suède, Hitler agitant ses épouvantails aux quatre coins de l'Europe.



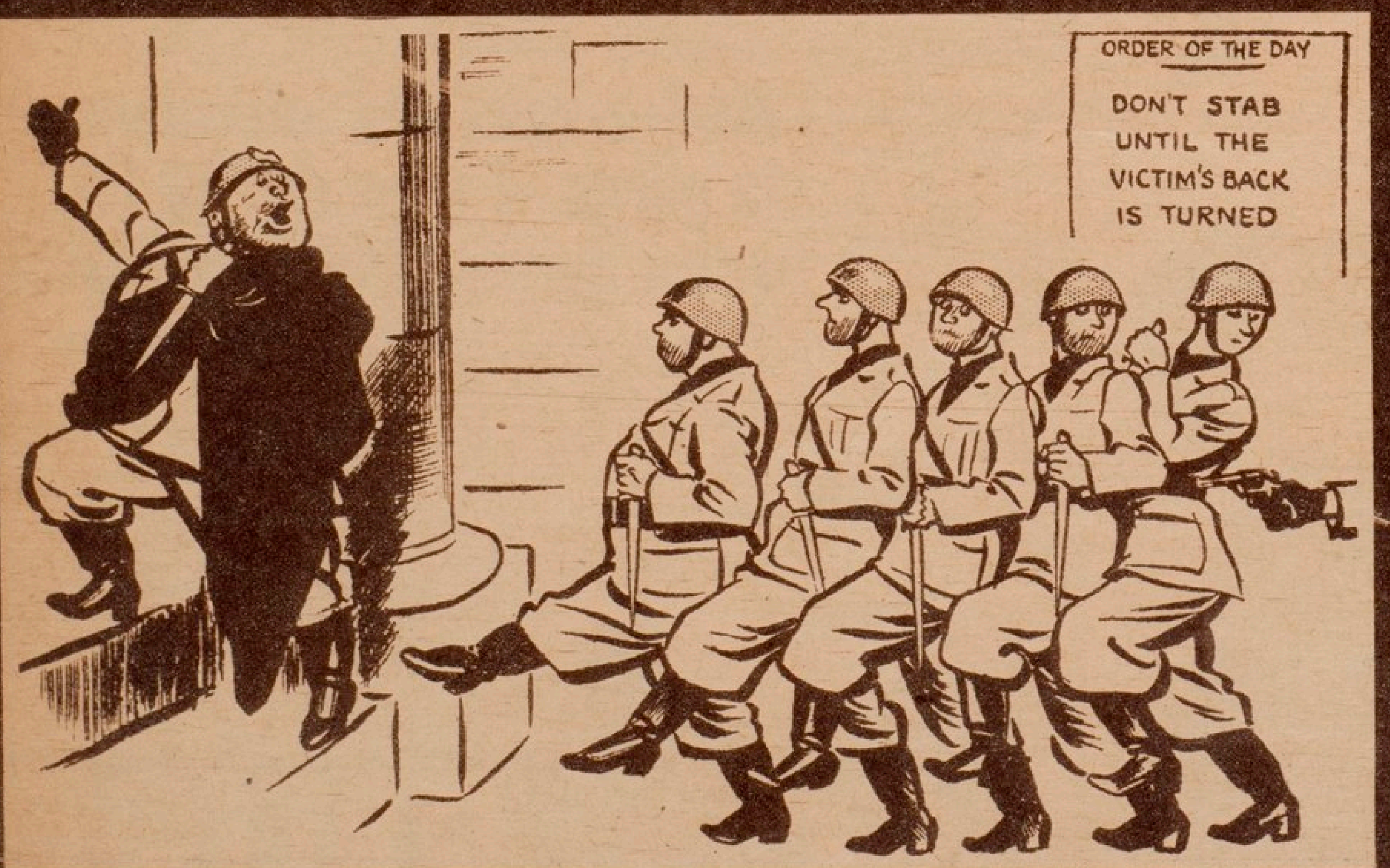
MAI 1940 — J'AI ENGAGE CETTE GUERRE POUR ASSURER VOTRE AVENIR...

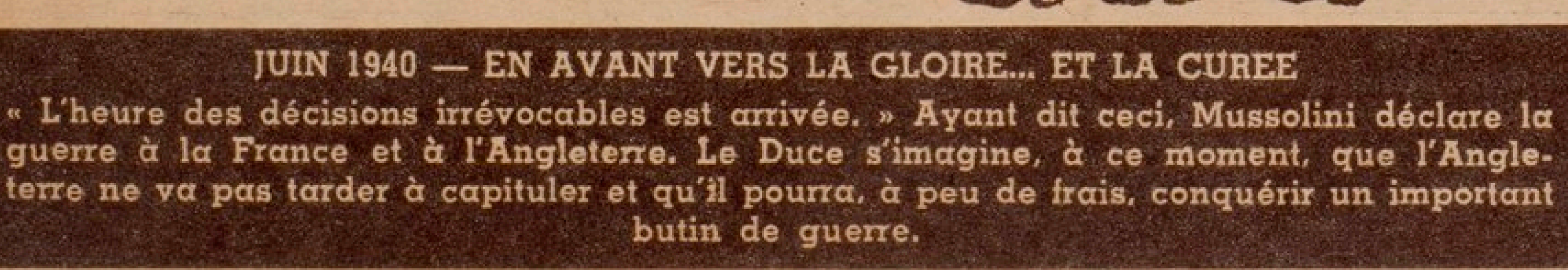
« La bataille qui s'ouvre aujourd'hui décidera du destin de l'Allemagne pour plusieurs siècles », déclare Hitler au moment de l'invasion de la Hollande. Low imagine le Führer tenant ce discours à un public composé de milliers de cadavres. Le rapprochement est vraiment féroce.



SEPTEMBRE 1940 — LE MECHANT GARÇON A RAPPROCHE LES DEUX AMOUREUX

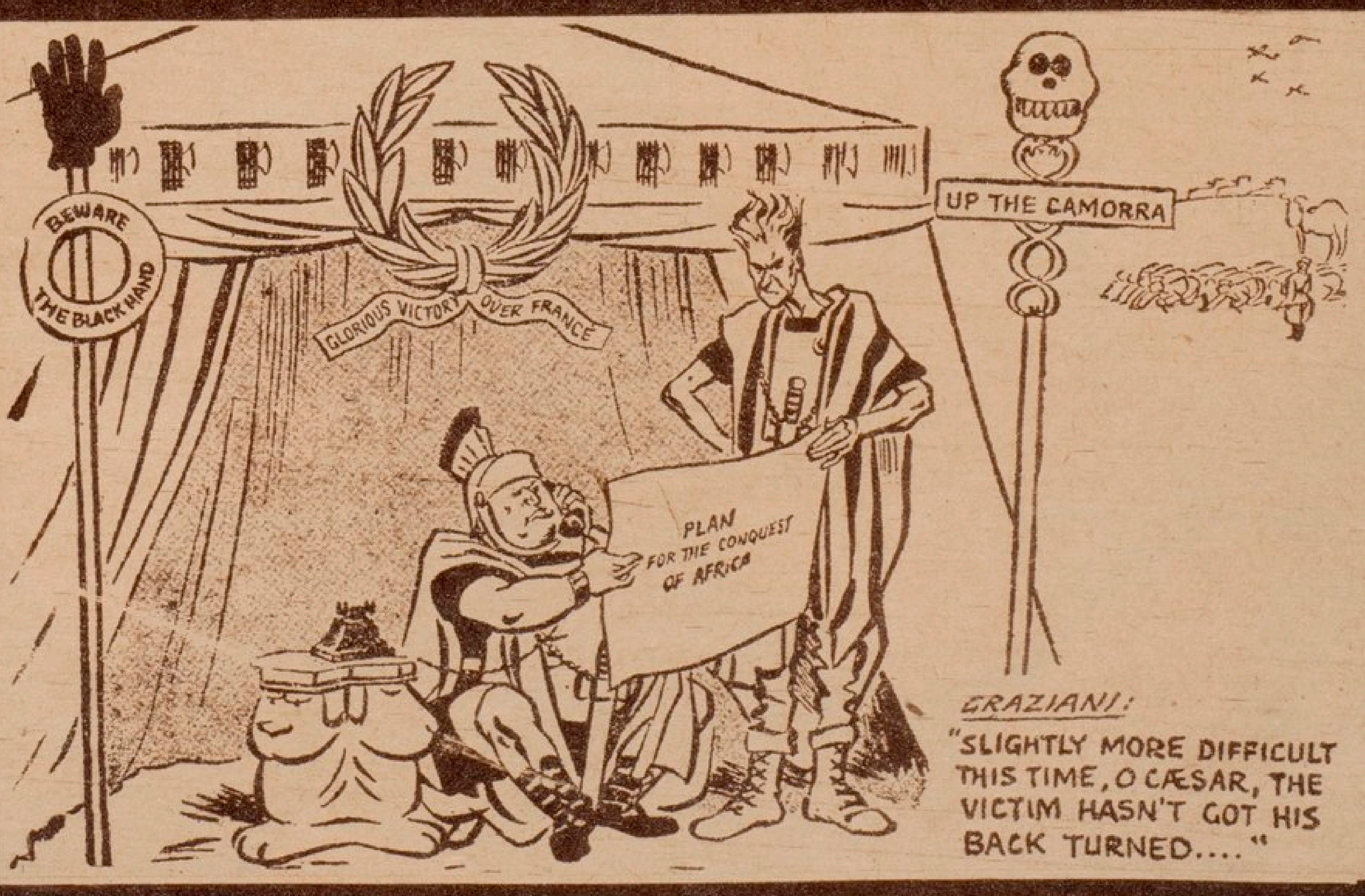
Le Japon vient de pendre pied en Indochine. Son pacte avec l'Axe lui a facilité l'opération. En Indochine, Tokio se trouve dans une situation privilégiée pour attaquer les possessions anglaises et américaines du Pacifique. Berlin espère que cette menace écartera les Etats-Unis de l'Angleterre. C'est le contraire qui se produit.





JUIN 1940 — EN AVANT VERS LA GLOIRE... ET LA CUREE

« L'heure des décisions irrévocables est arrivée. » Ayant dit ceci, Mussolini déclare la guerre à la France et à l'Angleterre. Le Duce s'imagine, à ce moment, que l'Angleterre ne va pas tarder à capituler et qu'il pourra, à peu de frais, conquérir un important butin de guerre.



AOUT 1940 — LA CAMPAGNE ITALIENNE EN AFRIQUE

Ayant, après quelques jours d'un combat sans gloire, réussi à imposer un armistice à une France déjà battue, l'Italie reçoit la mission de « chasser l'Angleterre de l'Afrique ». Grisé par le rôle qui lui échoit, Mussolini se voit déjà dans la peau de César et, pour frapper, attend que l'adversaire ait le dos tourné.

Délassons-nous

SAVEZ-VOUS QU'EN ANGLETERRE...

* Les quotidiens ne paraissent pas le dimanche ?
* Dans les trains, on peut commander un repas à sa place ?
* Les autobus ont un étage ?
* Les policemen n'ont pas de bâton, mais des gants blancs ?
* Les enfants ont deux fois plus de vacances à Noël qu'à Pâques ?
* Le petit déjeuner est beaucoup plus important que le déjeuner ?
* Dans le monde, on ne mange ni fromage ni crevettes ?
* Un député reçoit une observation s'il ne s'assied pas dès que le speaker le lui dit ?
* Les Anglais ne parlent pas de l'Europe, mais du « Continent » ?
* Les Anglais ne se serrent presque jamais la main ?
* Les voitures tiennent leur gauche ?
* A la fin de chaque séance de cinéma ou de théâtre, on joue l'hymne national, l'assistance debout ?
* Il y a des métros omnibus et des métros express ?
* Les coiffeurs pour femmes sont des femmes ?
* L'usage du baise-main est inexistant ?
* Il n'y a pas de courrier le dimanche ?
* Il est permis de fumer dans les grands magasins et dans le métro ?

I. ME RECONNAISSEZ-VOUS ?

Autour de moi l'envie est plus serrée que le maquis. On m'adore et l'on me déteste. Les uns s'en prennent à mon sourire, les autres à mon talent. Devant ces querelles, je garde l'œil calme des insulaires; laisser dire, laisser écrire. Je poursuis mon chemin, doré. Mais je ne suis pas dupe. Je suis moins dupe que vous tous. Je connais ma mesure exacte. Approchez, approchez encore pour entendre ma voix confidentielle (celle que vous aimez). Ecoutez cette voix si légère que les ondes de la T.S.F. semblent avoir été créées tout exprès pour la porter...

II. ME RECONNAISSEZ-VOUS?

J'ai démoli quelques poncifs: si petite, qui m'aurait cru si forte ? J'ai montré, par exemple, que la douleur ne se mesurait pas au centimètre et qu'on pouvait être l'instrument du destin au-dessous d'un mètre soixante. Je verse de vraies larmes mais je garde une tête lucide. Je suis touchée qu'on me connaisse, car je me soucie peu de faire parler de moi. Au fond, je préfère les chiens aux hommes, ma maison du midi, les voyages, la solitude. Celui qui connaît mon rire bref s'y trompera sans doute : ce rire est près des larmes. Et voilà pourquoi, peut-être, je garde si souvent un mouchoir dans ma main.

SACHONS DISCERNER LE VRAI DU FAUX

Chacune des phrases suivantes numérotées de 1 à 10 contient une affirmation. Certaines de ces affirmations sont conformes à la vérité, les autres sont foncièrement inexactes. A vous de montrer votre perspicacité en déterminant de façon précise lesquelles sont exactes et lesquelles sont inexactes.

1. Les poissons dorment de préférence pendant le jour.
Exact. *Inexact.*
2. La densité du lait est légèrement supérieure à la densité de l'eau.
Exact. *Inexact.*
3. Le navigateur espagnol Balboa fut le premier à traverser l'océan Pacifique.
Exact. *Inexact.*
4. C'est le président Carnot qui, en contemplant l'étendue des inondations de la Garonne, prononça les paroles célèbres : « Que d'eau ! Que d'eau ! »
Exact. *Inexact.*
5. Les éponges ne sont pas des plantes, mais des animaux.
Exact. *Inexact.*
6. La capitale du Pérou est Lima.
Exact. *Inexact.*
7. Les conserves que les militaires appellent « boîtes de singe » contiennent en réalité de la viande de mouton.
Exact. *Inexact.*
8. Les termes d'alligator et de crocodile désignent le même animal.
Exact. *Inexact.*
9. Les Bermudes sont des îles qui font partie de l'archipel des Antilles.
Exact. *Inexact.*
10. Le plus grand port de mer du monde est New-York.
Exact. *Inexact.*

Soulignez celui des deux mots, *Exact* ou *Inexact*, qui vous semble conforme à la réalité et vérifiez à la fin de cette rubrique. Mais, pas de tricheries !

L'HOMME A LA TETE COUPEE

Dans le rectangle que voici, vous distinguez trois fragments de dessins qui, réunis, constituent la tête d'un homme. Mais, pour démontrer votre habileté, vous devez, en découpant ce rectangle de deux coups de ciseaux qui, tous, devront être donnés *selon une ligne droite*, pouvoir former avec les morceaux un carré au centre duquel se trouvera la tête reconstituée.

LES MOTS QUI SE RESSEMBLENT

AMEUBLEMENT ET AMEUBLISSEMENT

Tout le monde sait que l'on appelle ameublement un ensemble de meubles, un mobilier.

L'ameublissement, c'est l'action de rendre le sol plus léger en le labourant...

BARDER ET LARDER

Barder une viande à rôtir, c'est l'envelopper dans une barde, c'est-à-dire dans une mince tranche de lard, avant de la mettre au four.

Larder, au contraire, c'est introduire à l'intérieur du morceau de viande des lardons, c'est-à-dire des petits morceaux de lard longs et minces.

CRYPTOGAME ET CRYPTOGRAMME

Les cryptogames sont des plantes qui ne donnent pas de fleurs.

Un cryptogramme est un message écrit en caractères secrets.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il existe une espèce de fougères, donc de cryptogames, dans les contrées froides de l'Amérique du Sud, qui s'appellent des « cryptogrammes » !

SOLUTIONS

ME RECONNAISSEZ-VOUS ?

(I) Tino Rossi.

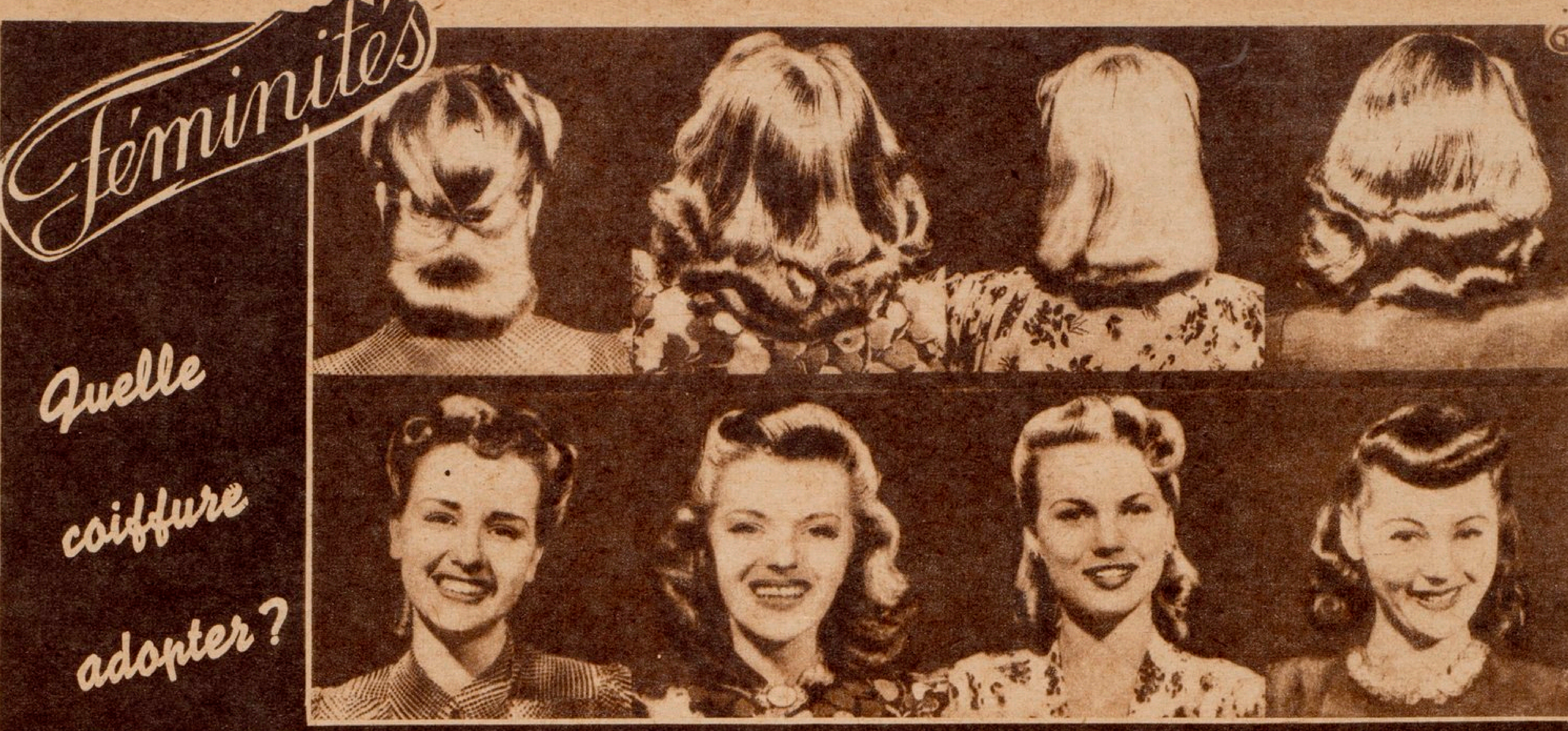
(II) Gaby Morlay.

SACHONS DISCERNER LE VRAI DU FAUX

1. *Inexact.* Les poissons ne dorment pas.
2. *Exact.*
3. *Inexact.* C'est Magellan qui, le premier, traversa l'océan Pacifique.
4. *Inexact.* C'est le maréchal de Mac-Mahon qui prononça cette phrase devenue célèbre.
5. *Exact.*
6. *Exact.*
7. *Inexact.* Elles contiennent de la viande de bœuf.
8. *Inexact.*
9. *Inexact.*
10. *Exact.*

L'HOMME A LA TETE COUPEE





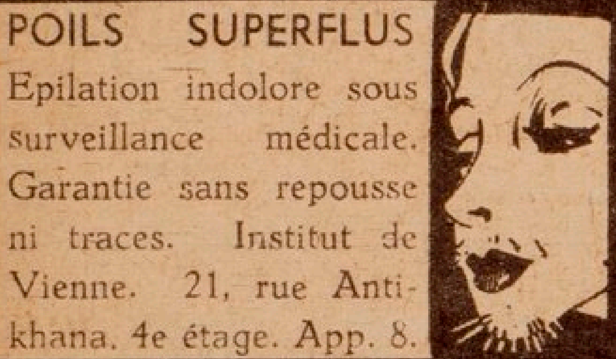
Nous vous proposons aujourd'hui quatre manières d'arranger vos cheveux qui sont aussi seyantes les unes que les autres.

La première convient aux visages normaux, c'est-à-dire d'un bel ovale. Deux grosses coques, remontant très haut sur les tempes, rejoignent presque une large boucle, ayant la forme d'un toupet, qui se trouve juste au milieu de la tête. Le reste de la chevelure est peigné en arrière et se termine par un rouleau en dedans, retenu soit par une barrette, soit par un nœud de velours.

La deuxième convient aux visages irréguliers, c'est-à-dire à la plupart des femmes qui n'ont un visage ni ovale, ni carré, ni rond. Une large boucle, roulée en dedans, part de l'oreille gauche du modèle et atteint la raie des cheveux qui se trouve à droite. Ce mouvement remontant donne un certain équilibre au visage. De même, une autre boucle partant de l'oreille droite vient, elle aussi, s'arrêter à la raie. Plus facile que la précédente, cette coiffure laisse une grande liberté aux cheveux dans le dos. Ils sont simplement bien coiffés, mais laissés flous et peuvent être arrangés selon votre fantaisie.

La troisième convient surtout à celles qui ont le bas du visage un peu carré et une petite tête. Tous les cheveux sont peignés en arrière pour dégager le front et les tempes. Seule une mèche, roulée en boucle, tombe un peu sur l'œil gauche. Dans le dos, les cheveux bien lissés se terminent par un rouleau en dedans, très flou.

La quatrième est pour les visages longs. Une énorme boucle, partant de gauche à droite, tombe sur le front en forme de frange. Le reste des cheveux, brossés en arrière et retenus très haut derrière la tête par des pinces spéciales, retombe sur les épaules.



Savez-vous que...

● Le Mexique est le pays au monde qui compte le moins de femmes laides ? Une récente statistique, faite par une revue américaine, a démontré que sur cent femmes il y en a une quarantaine que l'on peut classer dans la catégorie des beautés, cinquante qui ont des physionomies et des silhouettes attirantes et seulement dix pour qui Dame Nature ne s'est pas montrée généreuse.

● Les femmes qui habitent les régions glacées du Nord sont réputées pour la beauté de leur teint simplement parce que, chaque matin en se réveillant, elles se frottent le visage avec un morceau de glace ou de neige ?

Passez votre examen de MAITRESSE DE MAISON

Etes-vous la perle des maîtresses de maison ? Vous n'en savez rien, n'est-ce pas ? Alors, si vous le voulez bien, nous allons vous faire passer un petit examen. Vous allez répondre par « Oui » ou « Non » aux questions ci-dessous :

1) Avez-vous un inventaire précis de tout ce que possédez : linge, vaisselle, etc ?
2) Tenez-vous quotidiennement le livre de vos dépenses ?
3) Peut-on, chez vous, ouvrir n'importe quel tiroir sans trouver de la poussière ou du désordre ?
4) Peut-on, au hasard, prendre un linge sans y trouver un accroc ou un bouton qui manque ?
5) Mettez-vous de la toile cirée sur les rayons de votre cuisine pour la laver plus facilement ?
6) Peut-on passer ses doigts sur tous vos meubles sans y trouver de la poussière ?
7) Pliez-vous et comptez-vous votre linge sale avant de l'envoyer au repasseur ?
8) Prenez-vous soin de bien préserver le linge que vous n'employez pas souvent ?
9) Mettez-vous dans des housses les vêtements d'été ou d'hiver ?
10) Le pli du pantalon de votre mari est-il toujours correctement repassé ?
11) Votre mari trouve-t-il chez lui les cigarettes qu'il aime fumer ?
12) Votre mari a-t-il toujours tous les boutons de son veston ?
13) Les encriers sont-ils toujours pleins et propres ?
14) Y a-t-il des bougies faciles à trouver en cas de panne d'électricité ?
15) Avez-vous plusieurs boîtes d'allumettes en réserve ?
16) Avez-vous ce qu'il faut pour faire un pansement rapide ?
17) Avez-vous toujours du fil de plusieurs couleurs et des boutons divers ?
18) Avez-vous un marteau, des clous et des tenailles de différentes dimensions ?
19) Faites-vous verser tous les quinze jours deux litres d'eau bouillante avec des cristaux de soude dans vos canalisations pour les empêcher de s'engorger ?
20) Vous levez-vous de bonne heure ?
21) Savez-vous faire les achats ?
22) Savez-vous disposer agréablement les fleurs ?
23) Savez-vous commander ?
24) Avez-vous un bon répertoire de recettes de cuisine ?
25) Savez-vous faire vous-même un peu de cuisine ?
26) Savez-vous utiliser les restes ?
27) Savez-vous recevoir ?
28) Pouvez-vous, selon vos moyens, servir en 15 minutes un ou deux convives inattendus ?
29) Avez-vous toujours quelque chose à offrir, avant ou après un repas, à un ami venu à l'improviste ?
30) Savez-vous faire les présentations ?
31) Savez-vous faire briller vos invités ?
32) Acceptez-vous sans surprise quelqu'un qui s'est trompé de date ?
33) Gardez-vous votre sourire si un invité renverse de la sauce sur votre belle nappe et casse un verre de prix?
34) Connaissez-vous les régimes que suivent vos invités et leurs divers goûts ?
35) Savez-vous faire dévier les conversations qui tournent à l'aigre ?
36) Vous souciez-vous, en été, d'avoir toujours de l'eau fraîche ?
37) Surveillez-vous les verres de chacun ?
38) Savez-vous placer les gens à table suivant leurs affinités particulières ?
39) Savez-vous où vous devez placer l'invité de marque et l'ami de toujours ?
40) Savez-vous organiser des jeux de salon qui amusent tout le monde ?
41) Savez-vous enfoncer un clou, enlever des taches, nettoyer un tapis, pendre un rideau ?
42) Savez-vous dresser une jolie table ?
43) Avez-vous des connaissances de médecine pratique ?
44) Savez-vous coudre assez pour tenir les vêtements de la maison en ordre ?

Si vous avez 44 « oui » comme réponse, vous êtes la reine des maîtresses de maison.

Avec 40, vous êtes une maîtresse de maison accomplie.

35, c'est encore fort bien.

30, prouvent que l'on peut vous épouser sans crainte.

25, vous avez un petit effort à fournir pour vous améliorer.

20, c'est nettement insuffisant.

15, quelle désordonnée !...

10, nous plaignons ceux qui vivent avec vous.

5, pourquoi n'habitez-vous pas dans un hôtel ?

0, cela n'existe pas, vous ne pouvez pas être une aussi affreuse maitresse de maison !...

ANNE-MARIE

POUR AVOIR UN JOLI DOS

Pour être joli, le dos se doit d'être, à la fois, d'une rectitude parfaite et d'une grande souplesse. Il faut donc veiller à assouplir votre colonne vertébrale, à « dessouder » vos omoplates, à fortifier vos muscles dorsaux.

Cette souplesse que vous acquérirez embellira du même coup votre ligne en général, et vous fera paraître plus dégagée, plus maîtresse de tous vos gestes.

Votre taille s'affinera, vos hanches paraîtront plus sveltes et votre démarche sera plus rythmique, parce sans raideur. Voici trois exercices qui vous aideront à atteindre votre but :

PREMIER EXERCICE :

Il est destiné à dégager vos épaules et à assouplir vos vertèbres supérieures : prenez une canne des deux mains, celles-ci se plaçant à environ 0 m. 50 l'une de l'autre. La canne étant tenue horizontalement, élevez-la au-dessus de votre tête et, sans que vos mains changent de place, passez-la derrière vous. Ramenez la canne en avant de la même façon et recommencez l'exercice une vingtaine de fois.

DEUXIEME EXERCICE :

Allongée à terre, sur le dos, bras croisés sur la poitrine, jambes droites et l'une près de l'autre, aspirez profondément en soulevant le thorax si fortement que vous ne restiez plus en contact avec le sol que par les jambes et la tête. Votre buste forme en somme, à ce moment-là, comme un petit pont au-dessus du sol. Expirez en redescendant doucement.

TROISIEME EXERCICE :

Il se pratique avec un ballon. Placez-vous debout, jambes écartées. Prenez un ballon, ou, à défaut, un autre objet rond. Tournez le buste vers la droite et abaissez-le, en une torsion très prononcée, de façon à pouvoir placer le ballon derrière vous, le plus près possible du talon gauche. Revenez en avant, puis recommencez le même mouvement pour aller chercher le ballon. Exécutez ensuite le même mouvement vers la gauche en posant le ballon derrière le talon droit.

* * *

Pour muscler très rapidement votre dos, vous pourrez ajouter à cette série d'exercices un petit travail fait à l'aide d'un exerciseur. Ceci est excellent contre les épaules tombantes et aussi contre ce qu'on appelle « l'échine de chat ». Droite, les pieds joints, ayant dans chaque main un petit exerciseur à ressort, faites le mouvement suivant : en serrant fortement sur les exerciseurs, écarter puis rapprocher vos bras derrière le dos, les coudes légèrement fléchis. Vous devez serrer l'exerciseur lorsque vos mains se rapprochent l'une de l'autre, et les relâcher, au contraire, lorsque vos bras s'écartent du corps. Rejetez au maximum les épaules en arrière, vous devez les sentir « rouler » ainsi que vos omoplates,

Conseils à mes Nièces

Nièce « Emeraude »

Ne faites pas changer la forme de cette pierre. Conservez-la telle qu'elle est actuellement et faites-la monter sur du platine, très simplement. Elle gagnera beaucoup à être débarrassée des diamants qui alourdissent son dessin.

Nièce « Liverpool »

Je ne puis, à mon grand regret, répondre à vos questions, car je ne traite jamais des questions d'ordre politique dans les colonnes de cette rubrique. Il est bien difficile d'obtenir des pommes de terre en ce moment. Pourquoi n'habituez-vous pas vos enfants à manger des patates ? Elles sont excellentes et ne coûtent presque rien...

Nièce « J'en suis toujours au même point »

...et vous êtes la seule à être blâmée. Vous ne voulez pas essayer de sortir de vous-même et vous vous plaignez de devenir neurasthénique ? Le contraire m'eut étonnée ! Faites du sport voyez vos amis de jadis, sortez, allez dans le monde, c'est le seul moyen de retrouver votre équilibre physique si gravement compromis. Bonne chance, chère nièce. Donnez-moi de vos nouvelles, mais seulement pour me dire que vous avez changé...

Nièce « Aveuglément soumise à lui »

Vous devez être très ferme avec votre mari quant à cette question de bas. Je ne vois pas du tout pourquoi il vous interdirait de porter des bas de soie sous prétexte qu'ils vous font de trop belles jambes. Faites-lui donc comprendre que, si vous aimez les bas de soie, ce n'est pas pour plaire à d'autres hommes, mais simplement parce que vous êtes femme et que vous tenez à avoir des choses belles à porter.

Nièce « Belgrade »

Je comprends bien votre langue, mais je ne lis pas de livres en yougoslave. Oui, je connais très bien le bulgare, et si vous avez un livre écrit dans cette langue, je serai ravie de le lire. Merci beaucoup d'avoir pensé à moi, je ne vous oublie pas non plus et je prie très souvent pour vous et votre pauvre famille.

Nièce « Je l'ai perdu pour toujours »

Et ne vous en plaignez pas... Les données que vous possédez ne vous permettront pas de trouver son adresse. Et puis, pour lui aussi la roue a tourné ; vous êtes désemparée en ce moment par suite de ces événements, c'est fort compréhensible. Mais il faut cependant garder votre équilibre. N'oubliez pas que vous avez des enfants et que vous ne devez pas risquer le bonheur de votre foyer aussi inconsidérément. Ayez plus de jugement.

Nièce « Elégante de 14 ans »

Cela dépend de votre taille. Si vous êtes grande et forte pour votre âge, vous pouvez mettre des bas de soie lorsque vous vous habillez pour sortir. Mais, pour aller en classe, il est plus raisonnable de porter des bas de fil à côtes fines.

Nièce « Ida »

Si vous voulez que ce jeune homme vous appelle par votre prénom, c'est à vous de lui accorder cette permission. Que ce ne soit pas là un prétexte à trop de familiarité entre vous. N'oubliez pas que la familiarité tue souvent le respect qu'un homme doit porter à une femme.

Nièce « Virginie »

« Les hommes flirtent avec les vierges folles, mais épousent les vierges sages », dit un proverbe russe. Ne vous lamentez donc pas du fait que les jeunes gens vous quittent lorsqu'ils se rendent compte « qu'il n'y a rien à faire », comme vous le dites si bien. Vous finirez par rencontrer un homme sérieux qui saura vous aimer et vous demandera d'être sa femme.

Nièce « Vieille avant l'âge »

Etant donné votre âge, je puis présumer que vous souffrez de troubles glandulaires et je vous conseille d'aller tout de suite consulter un spécialiste. Quant à ce que vous nommez des « petits plis » sous les yeux, ils disparaîtront facilement lorsque vous vous porterez mieux.

Nièce « Flirteuse »

Il est compromettant pour vous de sortir avec un homme marié à l'insu de sa femme. D'autre part, même si vous êtes de bonne foi, l'un et l'autre, ce genre de camaraderie présente tant de dangers et de risques que le simple bon sens devrait vous en écarter. Songez à votre bonheur personnel, à votre avenir, et ne vous engagez pas sur une route sans issue.

TANTE ANNE-MARIE

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire






Bientôt
AU CINEMA ROYAL
Rue Ibrahim Pacha, Le Caire — Tél. 45675 - 59195 — R.C. 5815
AU PROGRAMME UNIVERSAL NEWS
Arrivé par avion
Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche Matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.
PARAMOUNT PICTURES présente
Gary COOPER
Ray MILLAND ✶ Susan HAYWARD
dans
BEAU GESTE
Le chef-d'œuvre de la Légion Etrangère !
Incessamment
AU CINEMA DIANA Palace
Rue Elfi Bey, LE CAIRE — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374
AU PROGRAMME INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
Arrivé par avion
Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche Matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.
WARNER BROS. présente
Bette DAVIS
Herbert MARSHALL
dans
The Letter
«Je ne regrette pas de l'avoir tué...»
UNE ŒUVRE DRAMATIQUE POIGNANTE, UN TRIOMPHE POUR BETTE DAVIS !
AU CINEMA METROPOLE
Rue Fouad Ier, LE CAIRE — Tel. 58391 — R.C. 7374
Imminent
AU PROGRAMME INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
Arrivé par avion
Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche Matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.
UNIVERSAL PICTURES présente
Marlene DIETRICH
Bruce CABOT ✶ Roland YOUNG
dans
Flame OF NEW ORLEANS
Mise en scène de RENE CLAIR
UNE BELLE.. .UN BANQUIER... UN PIRATE... dans une aventure audacieuse et risquée, magistralement réalisée par le metteur en scène le plus original de l'écran !